



CONSEIL DE L'EUROPE

Futuropa

pour une nouvelle vision du paysage et du territoire

Revue du Conseil de l'Europe

n° 1 / 2008 – Français

Paysage

Territoire

Nature

Culture

Patrimoine

Être humain

Société

Développement durable

Éthique

Esthétique

Habitant

Regard

Inspiration

Genius loci

*L'habitat rural vernaculaire,
un patrimoine
dans notre paysage*





Editorial

Gabriella Battani-Dragoni 3

Présentation

Le patrimoine rural vernaculaire : du passé vers le futur

Franco Sangiorgi 4

L'habitat rural vernaculaire et le paysage en Europe

Fermes et paysages néerlandais : l'architecture vernaculaire

du « bas pays » Ellen Van Olst 6

L'architecture industrielle de la vallée du Llobregat en Espagne : un précieux
paysage culturel en transformation Joan Ganyet i Solé 8

L'architecture vernaculaire dans « l'ex-République Yougoslave de Macédoine »
Victoria Momeva-Altiparmakovska 9

Patrimoine rural vernaculaire et société en France Brigitte Sabattini 10

Les petits monuments sacrés, éléments indispensables du paysage, non
seulement en République Slovaque Pavlina Misikova 12

Le paysage rural norvégien et son patrimoine architectural
Even Gaukstad 13

Le patrimoine vernaculaire en Roumanie Gheorghe Patrascu 14

Architecture vernaculaire rurale du paysage maltais Ernest Vella 15

Nouvelles approches des fermes historiques Jeremy Lake 16

Croatie : l'exemple du vieux village de Posavski Bregi Silvija Nikšić 17

Points de vues

Ferme et paysage en Allemagne : une nouvelle vie pour les bâtiments ruraux
Peter Epinatjeff 18

Caractéristiques de l'habitat vernaculaire dans la culture russe
Marina Kuleshova et Tamara Semenova 20

Agriculture, terre et identité populaire en Italie Stella Agostini 22

Le Projet de coopération transnationale du Réseau des paysages fermiers
des îles européennes Graham Drucker 24

Ailleurs dans le monde

Influences vernaculaires européennes en Argentine Jorge Tomasi 25

Paysage rural dans le sud-est du Brésil : la région métropolitaine
de Campinas Maria Elena Ferreira Machado 26

Un exemple d'architecture vernaculaire au Pérou : l'architecture européenne
de Lima aux XIX^e et XX^e siècles Fanny Montesinos Sandoval 27

Arquitectura Mestiza dans les Philippines espagnoles de l'époque coloniale
Vincent Pinpin 28

Le rôle des organisations internationales

UNESCO – *L'architecture rurale vernaculaire : un patrimoine méconnu*
et vulnérable Marielle Richon 29

Conseil de l'Europe – *Une lecture croisée des Conventions de Grenade*
et de Florence : une alliance du patrimoine architectural et du paysage
Maguelonne Déjeant-Pons 30

ICOMOS – *Une Charte de l'architecture vernaculaire* Marc de Caraffe 31

Éditeurs responsables

Robert Palmer
Directeur de la culture et du patrimoine
naturel et culturel du Conseil de l'Europe
Daniel Théron
Directeur adjoint de la culture
et du patrimoine culturel et naturel
du Conseil de l'Europe

Directeur de la publication

Maguelonne Déjeant-Pons
Chef de la Division du patrimoine culturel,
du paysage et de l'aménagement du
territoire du Conseil de l'Europe

avec la collaboration de

Alison Carwell, Administratrice, Division
du patrimoine culturel, du paysage
et de l'aménagement du territoire
du Conseil de l'Europe
Pascale Doré, Assistante, Division
du patrimoine culturel, du paysage
et de l'aménagement du territoire
du Conseil de l'Europe

Conception et rédaction

Barbara Howes
Sarah Haase
Joseph Carew

Conseillère spéciale

Stella Agostini,
Institut d'ingénierie agraire,
Université d'études de Milan, Italie

Imprimeur

Bietlot – Gilly (Belgique)

Les textes peuvent être reproduits
librement, à condition que toutes
les références soient mentionnées
et qu'une copie soit envoyée à l'éditeur.
Tous droits de reproduction des
illustrations sont expressément réservés.

Les opinions exprimées dans
cette publication n'engagent que
la responsabilité de leurs auteurs
et ne reflètent pas nécessairement
les vues du Conseil de l'Europe.

© Couverture par Manus Curran
(gmoods@eircom.net), Abbaye
Saint Coleman, Inishbofin, Irlande

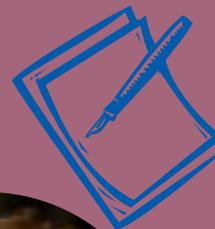
Ce numéro a été imprimé avec le soutien
financier du Ministère de l'Education et de
la Culture de la Hongrie et de l'Office
fédéral de l'environnement de la Suisse

Marina Kuleshova



Habitation vernaculaire au sud de la Russie

L'habitat rural vernaculaire, un patrimoine dans notre paysage



Dans toute l'Europe, les paysages ruraux sont aimés pour leur beauté et leur diversité, et nombre d'Européens savourent les occasions de séjourner dans des régions plus traditionnelles et préservées que leur cadre de vie habituel. De fait, le monde rural dans son ensemble constitue un élément inestimable de notre patrimoine, et c'est à travers l'architecture vernaculaire que s'incarne et se perpétue l'identité propre à une région. Au-delà de sa valeur esthétique, cette architecture offre un aperçu unique et irremplaçable de certains aspects du patrimoine immatériel : les réponses apportées aux conditions de vie locales, qu'il s'agisse des techniques, des savoir-faire ou des modes d'organisation de la vie sociale.

Malgré son immense valeur, le patrimoine rural vernaculaire est menacé sur plusieurs fronts. L'homogénéisation économique, culturelle et architecturale d'un secteur agricole désormais mondialisé est pour beaucoup dans l'évolution actuelle de l'habitat rural. Il est souvent plus commode, à court terme, d'opter pour des solutions modernes et sans caractère plutôt que de rénover des bâtiments endommagés ou d'en construire de nouveau dans le respect des traditions locales. Le dépeuplement des campagnes, lui aussi dû en partie à l'industrialisation de l'agriculture, rend inutiles des bâtiments parfois abandonnés à des habitants qui n'ont pas conscience de leur valeur ou ne s'en préoccupent guère.

On comprendra, devant ces deux phénomènes, que la pire des menaces qui pèsent sur cette forme de patrimoine est en fait sa sous-estimation générale. Elle est longtemps restée le « parent pauvre » du patrimoine, peut-être ignorée au profit de monuments plus prestigieux ou de régions à la beauté particulièrement frappante. Les habitants quant à eux, même s'ils apprécient leur patrimoine bâti, ne le reconnaissent pas toujours à sa juste valeur car il leur est trop familier. Dans ce domaine, la Convention du paysage du Conseil de l'Europe s'avère pionnière en matière de protection du patrimoine : elle souligne l'importance de prendre en compte et de protéger tous les types de paysages.

L'habitat rural n'est certainement pas une pièce de musée. Il n'est pas immuable, il n'est pas une curiosité à emballer dans du papier de soie. Pour le préserver, il faut à la fois l'adapter pleinement au quotidien des habitants d'aujourd'hui et conserver les pratiques et les modes de vie locaux. Les bâtiments abandonnés peuvent être réaménagés et trouver une nouvelle vie, en particulier pour exploiter le potentiel économique que représente le tourisme rural. L'architecture vernaculaire, de par sa nature, se compose rarement de sites isolés : il est donc souhaitable de mettre en réseaux les sites ayant des points communs, aidant ainsi à mobiliser les soutiens en faveur de leur préservation. Une telle politique offre en outre l'occasion de mettre en commun les expériences.

La présente édition de la revue « Futuropa » du Conseil de l'Europe réunit des articles rédigés par des experts de premier plan, d'Europe et du reste du monde. C'est en attirant l'attention sur cet aspect crucial de notre patrimoine et en encourageant la coopération à tous les niveaux – du local à l'international – que nous réussirons à ne pas perdre ce lien essentiel avec notre passé, mais au contraire à le transmettre, intact et bien vivant, aux générations futures.

Gabriella Battaini-Dragoni
Directrice Générale de l'Éducation,
de la Culture et du Patrimoine,
de la Jeunesse et du Sport
du Conseil de l'Europe



Service photo du Conseil de l'Europe



Le patrimoine rural vernaculaire : du passé vers le futur

Qu'est-ce que le patrimoine en zone rurale ? Des éléments d'architecture et de paysage tels qu'habitations et unités de production (étables, porcheries, silos ou granges), qui sont nés et ont évolué au fil du temps jusqu'à ce que la mécanisation, fruit du développement industriel, n'altère de façon irréversible les relations entre les hommes et leur terre et ne fasse diminuer les besoins en main-d'œuvre. Les localités rurales traditionnelles sont la meilleure synthèse de l'aptitude des hommes à modifier l'environnement à leur avantage le plus rationnellement possible ; c'est de la structure de l'agriculture que naissent les éléments caractéristiques du paysage.

Divers facteurs déterminent la forme des bâtiments : limites imposées par les ressources locales, productivité de la ferme elle-même et constructions exigées par le système de cultures. L'agencement dépend de considérations environnementales et sociales, dont le souci de sécurité.

Les matériaux, formes et volumes récurrents, toujours liés aux conditions locales, définissent des styles d'architecture spécifiques qui deviennent représentatifs du lieu.

S'agissant du climat, la structure cherche à tirer le meilleur parti possible des conditions atmosphériques locales ; par exemple, les façades orientées au sud sont grandes, avec de larges galeries, tandis que les murs orientés au nord sont plus épais.

Il n'est pas rare que des fermes construites il y a plus de mille ans aient été rénovées et adaptées au cours des siècles pour répondre à l'évolution des pratiques agricoles ; une anomalie, si on les compare à d'autres bâtiments utilitaires dont la durée de vie coïncide avec l'activité qui les a engendrés.

Si la communauté internationale s'intéresse aujourd'hui au patrimoine rural, c'est à cause de son état général de délabrement, dont les causes sont à la fois économiques, sociales et culturelles.

Le système de production, autrefois fondé sur une rotation complexe des cultures, repose maintenant sur une monoculture qui laisse les champs à nu pendant plus de sept mois. Le choix de la monoculture ou d'une rotation simplifiée – tous les deux ans – a rendu inutiles les granges et les étables, et plus personne n'a l'usage des vieux bâtiments de

ferme et des demeures conçues pour des dizaines d'habitants. L'Italie compte plus de 5,5 millions de ces bâtiments ruraux, dont 1,5 million sont aujourd'hui complètement à l'abandon.

Là où, par le passé, les techniques et les matériaux étaient strictement locaux, obéissant à une tradition spécifique, les nouvelles technologies et l'évolution des méthodes de construction ont introduit des styles et des éléments totalement étrangers à l'environnement local. Le neuf l'emporte sur l'ancien et s'impose dans le paysage environnant, avec un très fort impact visuel car il ignore les typologies, les structures et les techniques de construction locales. Le scénario qui en résulte est répétitif : d'immenses hangars préfabriqués dominent les ruines de vieilles fermes historiques. Les nouveaux bâtiments incarnent une architecture née avec l'industrialisation, internationale et sans frontières, qui fait en général peu de cas des caractéristiques locales.

Les bâtiments traditionnels ruraux sont à la fois la cause et la conséquence d'un paysage donné. Le paysage agricole n'a rien d'un paysage naturel : créé par l'homme, il reflète l'évolution des politiques en matière d'agriculture. Afin d'abaisser les coûts de production, on modifie radicalement les limites des champs, bouleversant un paysage qui se fait de plus en plus simplifié.

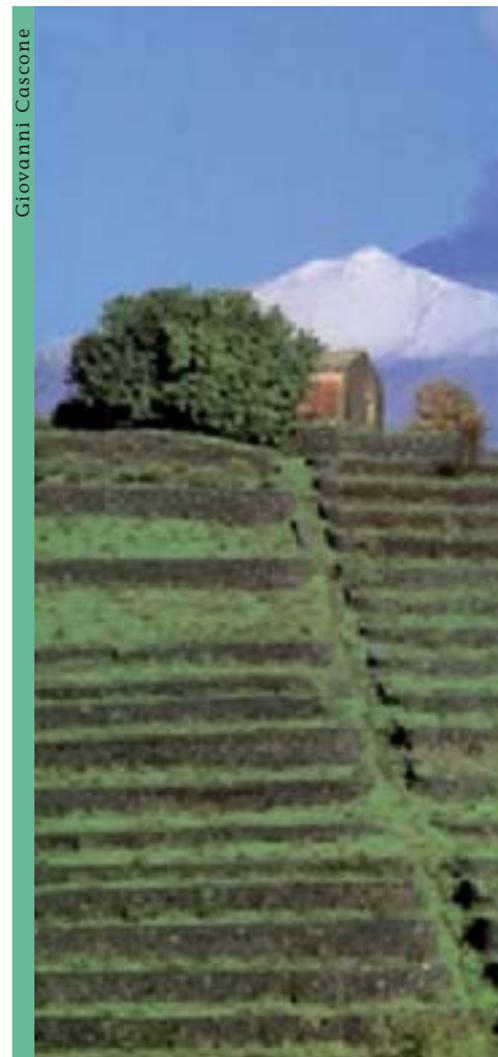
Les prairies et les marécages sont supprimés ; l'augmentation de la taille des parcelles nécessite d'immenses mouvements de terre. Les haies et les alignements végétaux sont détruits. Les bâtiments ruraux traditionnels sont tout ce qui reste d'un paysage désormais appauvri.

Ainsi, la réhabilitation ne devrait pas porter que sur les bâtiments, mais aussi sur les éléments végétaux, et s'accompagner de l'idée d'une agriculture durable et respectueuse, clairement à l'encontre de l'économie de la démesure qui constitue la tendance actuelle.

Le patrimoine rural englobe bâtiments et paysage, et sa sauvegarde suppose de porter une attention particulière aux changements nécessaires pour valoriser les caractéristiques locales. Cela demande une approche commune (agriculteurs, responsables politiques, etc.) qui est très difficile à mettre en œuvre.

Tout bâtiment rural ayant conservé son identité traditionnelle fait partie d'un

patrimoine culturel qui mérite d'être préservé. À l'évidence, il n'est pas question de reconstruire un scénario historique contredisant les modes de production modernes. La richesse et la diversité du paysage traditionnel, préservées grâce aux soins constants des paysans, exigeraient un énorme engagement et un style de vie incompatible avec les tendances sociales actuelles.



Giovanni Cascone

Ferme en Sicile, Etna en arrière-plan

La réhabilitation des bâtiments anciens et leur réutilisation à des fins contemporaines passent par une évaluation approfondie des points suivants :

- le potentiel réel de réutilisation des structures dans le nouveau contexte agricole. Les solutions proposées doivent découler d'une étude attentive de l'organisation de l'exploitation, de sa production et de ses débouchés ;

– la gestion des biens, qui devrait garantir des normes d'entretien satisfaisantes après la réhabilitation.

L'entretien nécessaire dépend de l'usage qui est fait du bâtiment : une série de fonctions compatibles avec le fonctionnement de l'exploitation devraient être identifiées afin de rendre la réhabilitation viable. Une liste des priorités devrait être définie, commençant par les fonctions

les existantes et à encourager leur rénovation à travers des soutiens financiers et/ou des allègements fiscaux appropriés.

Il est donc nécessaire de :

- mener une analyse détaillée de l'état des bâtiments ruraux dans une même zone, pour pouvoir mettre au point des directives cohérentes concernant leur réhabilitation ;

– donner des orientations pour réduire au maximum l'impact des différents réseaux d'alimentation sur les bâtiments traditionnels ;

- décider des interventions nécessaires pour améliorer le micropaysage autour du bâtiment ;

- mettre en place, pour chaque zone géographique, un inventaire des matériaux de construction nécessaires et disponibles et fournir des explications sur leur mode d'utilisation ;

- encourager des initiatives de sensibilisation et de formation professionnelle à l'attention des ouvriers ;

- sensibiliser les professionnels et le grand public à la richesse et à la spécificité de ce patrimoine et à son importance dans la définition de notre identité culturelle ;

- introduire la notion de réhabilitation des bâtiments ruraux traditionnels, micropaysage compris, dans les programmes d'enseignement secondaire et supérieur.

Les bâtiments ruraux sont indéniablement des témoins directs de l'activité humaine en un lieu donné et si nous les laissons dépérir, c'est une partie de notre passé que nous perdrons pour toujours. Le paysage, l'environnement, la terre et ses habitants sont les éléments d'une seule et même unité et ce patrimoine devrait être conservé non seulement en souvenir du passé, mais aussi comme source de développement futur.

Le problème du délabrement du patrimoine rural est commun à tous les pays, tout comme l'évolution et la spécialisation de la production agricole. Il se pose avec encore plus d'acuité lorsque les terres ne sont pas assez productives. Tout projet de réhabilitation passe par une interrogation sur son environnement : rénovation isolée, ou liée à des pratiques agricoles qui inscrivent le bâtiment dans un contexte et dans le paysage.

Franco Sangiorgi

Professeur

Institut d'ingénierie agraire

Via Celoria 2

20133 Milan,

Italie

Franco.sangiorgi@unimi.it

les plus simples (abriter des machines et des équipements) pour aller vers les plus complexes : stockage des produits agricoles, habitation, ferme pédagogique, gîte rural, etc.

Tous les projets de réhabilitation reconnaissent la nécessité d'une politique d'aménagement du territoire visant à mettre en valeur les constructions rura-

- identifier les critères qui ont déterminé le choix des sites à l'époque de la construction des bâtiments ;

- classer les bâtiments existants selon leurs caractéristiques historiques, afin de définir l'impact admissible en cas de réhabilitation ;

- concevoir des méthodes de réhabilitation tenant compte des usages locaux, pour garantir la bonne qualité des tra-

Franco Sangiorgi



Vieille chapelle près d'une ferme dans la campagne

Franco Sangiorgi



Ruines d'une vieille « cascina », près de Lodi



Ellen Van Olst

Ferme, Hardenberg, Overijssel

Fermes et paysages néerlandais : l'architecture vernaculaire du « bas pays »

Les Pays-Bas présentent, malgré leur petite taille, une grande diversité de paysages et de types de sols. Ils sont avant tout une zone de delta, où certains des plus grands fleuves d'Europe septentrionale viennent se jeter dans la mer. Situé à l'extrême nord-ouest du continent, le pays réunit en outre les ultimes expressions de différents paysages et types de sols européens. C'est ainsi que sont nées, sur un territoire relativement réduit, plusieurs agricultures distinctes et hautement spécialisées, qui ont à leur tour entraîné la construction de nombreux types de fermes différents.

Les terres côtières du nord et de l'ouest sont largement artificielles : elles ont été gagnées sur la mer par la construction de digues et le drainage de polders. Dans ces zones riches en argile marine, la possibilité du transport par bateau et la proximité de bourgs prospères offrent à la fin du Moyen Âge un cadre propice à l'essor de l'élevage laitier (beurre et fromage). Une économie d'élevage remarquablement moderne s'y développe à partir du XVI^e siècle, les fermiers approvisionnant les marchés non seulement locaux et nationaux, mais aussi internationaux. Ce commerce florissant se traduit par la construction d'imposants bâtiments de ferme. Sur une étroite bande

sableuse longeant la côte, c'est le maraîchage (légumes, fruits et fleurs – à bulbe bien sûr !) qui devient la principale activité agricole. Sur la large bande argileuse fertile qui traverse le pays le long des grands cours d'eau, les cultures céréalières (blé) prédominent jusqu'à la fin du XIX^e siècle, avant d'être remplacées par la culture des arbres fruitiers.

Contrastant fortement avec ces zones d'agriculture prospère et avancée, l'est et le sud du pays présentent surtout des sols secs et sableux. Ici, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la médiocre qualité de la terre et l'absence de routes entraînent le développement d'une agriculture essentiellement autarcique. Ces régions se caractérisent longtemps par l'élevage ovin et la culture du seigle, ainsi que par la reproduction de bétail destiné à être engraisé ailleurs. Au centre du pays, les zones marécageuses bordant la mer intérieure (l'IJsselmeer, maintenant fermée par une digue) fournissent de la tourbe et du foin. On coupe les roseaux pour en faire des toitures. Dans ces deux régions, les fermes sont le plus souvent de dimensions modestes à moyennes.

Bien que le pays soit presque entièrement plat (les zones occidentales se trouvent même sous le niveau de la mer), l'extrême sud-est (Limburg) est relativement

vallonné. Les fertiles sols de loess, cultivés depuis l'époque romaine, y offrent un paysage de grands champs de blé parsemés de petits châteaux et de vastes fermes seigneuriales.

L'architecture traditionnelle des fermes néerlandaises reflète la grande diversité des conditions naturelles et des agricultures. Au début du XX^e siècle, le pays compte largement plus d'une trentaine de types de fermes. Très différentes par l'apparence extérieure, la taille, la structure et l'organisation interne, elles présentent toutefois quelques grands traits communs. Ce sont avant tout l'utilisation de matériaux de construction naturels, la structure à bas-côtés et charpente de bois et la réunion du logement et des fonctions agricoles dans un même bâtiment.

Il n'y a pratiquement pas de pierres aux Pays-Bas : l'ossature des bâtiments ruraux les plus anciens était donc entièrement en bois. Les murs étaient faits de bois enduit de brindilles et d'argile (torchis) et les toits revêtus de bruyère, de paille de seigle ou de roseaux. À partir de la fin du Moyen Âge, une florissante industrie de la brique se développe et ce matériau sert de plus en plus à la construction de murs et à la fabrication de tuiles. Les fermes en brique se répandent d'abord dans les régions les plus riches du pays, l'ouest et le nord, qui possèdent à la fois l'argile nécessaire à la fabrication des briques et l'argent pour les acheter. À l'est et au sud, les bâtiments agricoles continueront à être construits en matériaux naturels jusque bien avant dans le XIX^e siècle.

Autre caractéristique majeure, les fermes néerlandaises sont presque toutes des constructions à bas-côtés. L'ossature de bois s'avance nettement à l'intérieur, avec sur deux côtés ou plus un large toit pentu aboutissant à des murs extérieurs extrêmement bas.

Enfin, trait peut-être plus caractéristique encore, on vit, on travaille et on abrite le bétail et les récoltes dans un seul et même bâtiment. Les dépendances ne servent qu'à offrir un espace supplémentaire pour les bêtes ou le stockage : le bâtiment principal a toujours plus d'une fonction. Des murs de refend délimitent les espaces d'habitation et de travail. Dans certaines régions cependant, jusque bien avant dans le XIX^e siècle et parfois plus tard, aucune cloison ne sépare les hommes du bétail.



Ellen Van Olst

Ferme typique ou « Frisian » à Middenbeemster

Au sein de l'extraordinaire diversité des types de fermes traditionnels aux Pays-Bas, on peut distinguer quelques familles de bâtiments liés par des caractéristiques communes ou par une évolution historique similaire. Les deux grandes traditions de construction sont celle du nord-ouest et celle du sud-est. Autrefois, la plupart des bâtiments du pays entraient dans l'une ou l'autre de ces catégories.

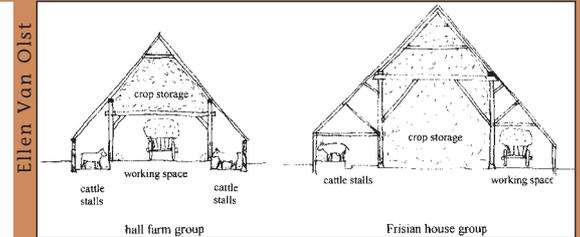
Le groupe du sud-est (type dit généralement de la « ferme-halle ») se développe au cours du Moyen Âge tardif à partir d'un type de bâtiment antérieur, plus petit et plus primitif, qui ne comprenait qu'une pièce à vivre et une étable. La ferme-halle qui en est issue, beaucoup plus vaste, réunit pour la première fois dans les mêmes murs le logement, l'étable et les lieux de travail et de stockage. Les plus anciens vestiges connus de ce type de ferme remontent au XIV^e siècle. Sa charpente caractéristique, probablement mise au point au cours du XVI^e siècle, se compose d'une série de structures appelées « poutres d'ancrage ». L'entrait (poutre maîtresse horizontale, sur laquelle reposent les solives du plancher du grenier), relativement bas, vient s'encaster dans deux poteaux verticaux.

L'avant de ce grand bâtiment, de plan plutôt carré, abrite la pièce où vivent le fermier et sa famille. L'arrière (partie la plus vaste) est consacré aux différentes fonctions agricoles. La nef, au centre du bâtiment, est un espace ouvert destiné aux tâches agricoles (battre le grain et nourrir le bétail). Au-dessus de l'aire de battage, un immense grenier sert au stockage des récoltes. Chacun des deux bas-côtés comprend un espace destiné au bétail, habituellement placé la tête vers la nef d'où il reçoit sa nourriture. Sur ces terres pauvres et sableuses, afin d'obtenir le plus de fumier possible pour la culture du seigle, les stalles ont longtemps été enfoncées dans le sol. Dans ces fosses dont la profondeur peut atteindre un mètre, de grandes quantités de matières organiques sont ajoutées aux excréments et le tout, foulé par le bétail, se transforme en une solide couche d'engrais que l'on ne prélève que quelques fois par an. À partir de la fin du XIX^e siècle, les engrais artificiels et le poids économique croissant de la production laitière finiront par entraîner le remplacement de ces cloaques par des stalles plus modernes et plus hygiéniques, de plain-pied et équipées de canaux d'évacuation du fumier. La position du

bétail restera cependant la même : la tête tournée vers la nef centrale.

Loin du développement précoce du sud-est du pays, les fermes du groupe septentrional (de type dit « frison ») sont longtemps restées plutôt petites et étroites. Ici, on entrepose les récoltes à l'extérieur de la ferme, à l'air libre ou dans des granges séparées, et le bâtiment principal ne comprend que la pièce à vivre, l'étable et un petit espace de travail. Ce type de bâtiment est généralement connu sous le nom de *fries langhuis* (« maison longue frisonne »).

Pour les régions septentrionales, la seconde moitié du XVI^e siècle et tout le XVII^e sont une période de prospérité et d'essor économique. Les villes offrent un débouché de plus en plus grand aux produits agricoles et notamment aux produits laitiers, entraînant des transformations majeures dans l'agriculture et un énorme effort de drainage de polders. Il faut donc des bâtiments agricoles nouveaux, plus efficaces et surtout, beaucoup plus grands. À la même époque, des pièces de bois beaucoup plus longues que celles que peuvent offrir les essences locales deviennent disponibles, grâce à l'importation (principalement pour la construction navale) de pins venus des pays baltes et scandinaves. Il devient possible de construire de nouveaux bâtiments à ossature en bois, beaucoup plus vastes, où peuvent être réunies toutes les fonctions agricoles essentielles. Au milieu du XVIII^e siècle, presque toutes les vieilles langhuis des provinces du nord ont été agrandies ou remplacées par de vastes fermes à bas-côtés. Leurs immenses toits pentus sont désormais l'un des traits les plus caractéristiques du paysage plat et presque dépourvu d'arbres du nord des Pays-Bas. Dans ces immenses bâtiments polyvalents, le logement est accolé ou intégré à la grange. Ils ressemblent sur ce point au type plus ancien de la ferme du sud-est, qui réunissait déjà plusieurs fonctions en un seul bâtiment plusieurs siècles plus tôt. Cependant, la charpente de ces nouvelles fermes, dites fermes frisonnes, et leur organisation interne sont complètement différentes. Leur principal élément porteur consiste en une série de pièces de charpente extrêmement élevées. Les entrants reposent sur les poteaux et sont placés beaucoup plus haut que dans les fermes du sud. Il n'y a pas de grenier et la nef, qui s'ouvre au niveau de la ligne de faite, est entièrement



Représentation schématique de fermes au début du XIX^e siècle

remplie par les récoltes, tandis que l'espace de travail et les étables se trouvent sur les bas-côtés. Les fermes du nord présentent un autre trait typique : la position du bétail et la configuration des étables. Dans ces régions, on a coutume d'attacher les vaches par deux, tête tournée vers le mur extérieur, entre des cloisons de bois. Les fosses à bétail ne sont pas en usage. Toutes les stalles sont de plain-pied ou même légèrement surélevées, un canal d'évacuation du fumier courant derrière chaque rangée. On estime généralement que ce type d'étable plus hygiénique a d'abord été l'apanage des provinces du nord-ouest, où la production laitière a toujours été l'une des principales sources de revenus.

Au fil du temps, un grand nombre de types de fermes différents et de variantes locales se sont développés au sein de ces deux grandes traditions. À la fin du XIX^e siècle, les diverses pratiques et spécialisations agricoles, l'apparition de nouveaux matériaux de construction et les différences de richesse et de dimensions entre fermes avaient donné naissance à de nombreux styles régionaux. La rapide révolution agricole du XX^e siècle – mécanisation et extrême spécialisation – a fait tomber tous ces édifices, à l'exception des plus vastes, en désuétude. La plupart des fermes anciennes ont aujourd'hui perdu leur rôle originel et ont soit disparu, soit été adaptées à d'autres usages, avec l'inévitable perte de caractéristiques traditionnelles que cela suppose. Le nombre de fermes traditionnelles est en chute. Cette disparition d'éléments historiques est d'autant plus regrettable que c'est le paysage néerlandais dans son ensemble qui est menacé : le pays risque de perdre l'un de ses traits les plus intéressants, et les plus constitutifs du caractère de ses différentes régions.

Ellen L. van Olst

Chercheuse, ancienne directrice de l'Institut néerlandais de recherche historique sur l'architecture agricole (SHBO)
Schelmseweg 89
6816 SJ Arnhem
Pays-Bas
info@shboarnhem.nl

Tour
de la colònia
Cal Pons
(Puig-reig),
Espagne
Pere Vall and the Provincial Government of Catalonia

L'architecture industrielle de la vallée du Llobregat en Espagne : un précieux paysage culturel en transformation

La vallée du Llobregat, située au centre-nord de la Catalogne, devint un axe industriel de premier ordre pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. À cette époque-là, une myriade de « colònies » furent créées en quelques années, comme par génération spontanée. Ces cités ouvrières constituent l'un des ensembles les plus denses et les plus intéressants de l'Europe de la première industrialisation. L'évolution de l'industrie, en particulier au cours du XX^e siècle, et l'émergence du secteur tertiaire transformèrent les cités en centres résidentiels. Même si la plupart d'entre elles ne sont plus liées à l'activité manufacturière qui est à leur origine, elles conservent une grande valeur historique et culturelle.

Conscient de la valeur des 18 cités industrielles de la vallée du Llobregat, le gouvernement autonome de Catalogne (Generalitat de Catalunya), la région espagnole la plus industrialisée qui est frontalière avec la France et longe la Méditerranée, a approuvé un Plan directeur urbanistique afin de préserver la valeur patrimoniale de ces cités et de dynamiser l'activité socio-économique du

secteur. Ce plan concerne une bande de territoire d'une longueur de 29 km, avec une section de vallée d'environ 2 km, qui va du fleuve aux plateaux latéraux et englobe 9 communes et une population totale d'environ 20 000 personnes, toutes résidant dans les cités.

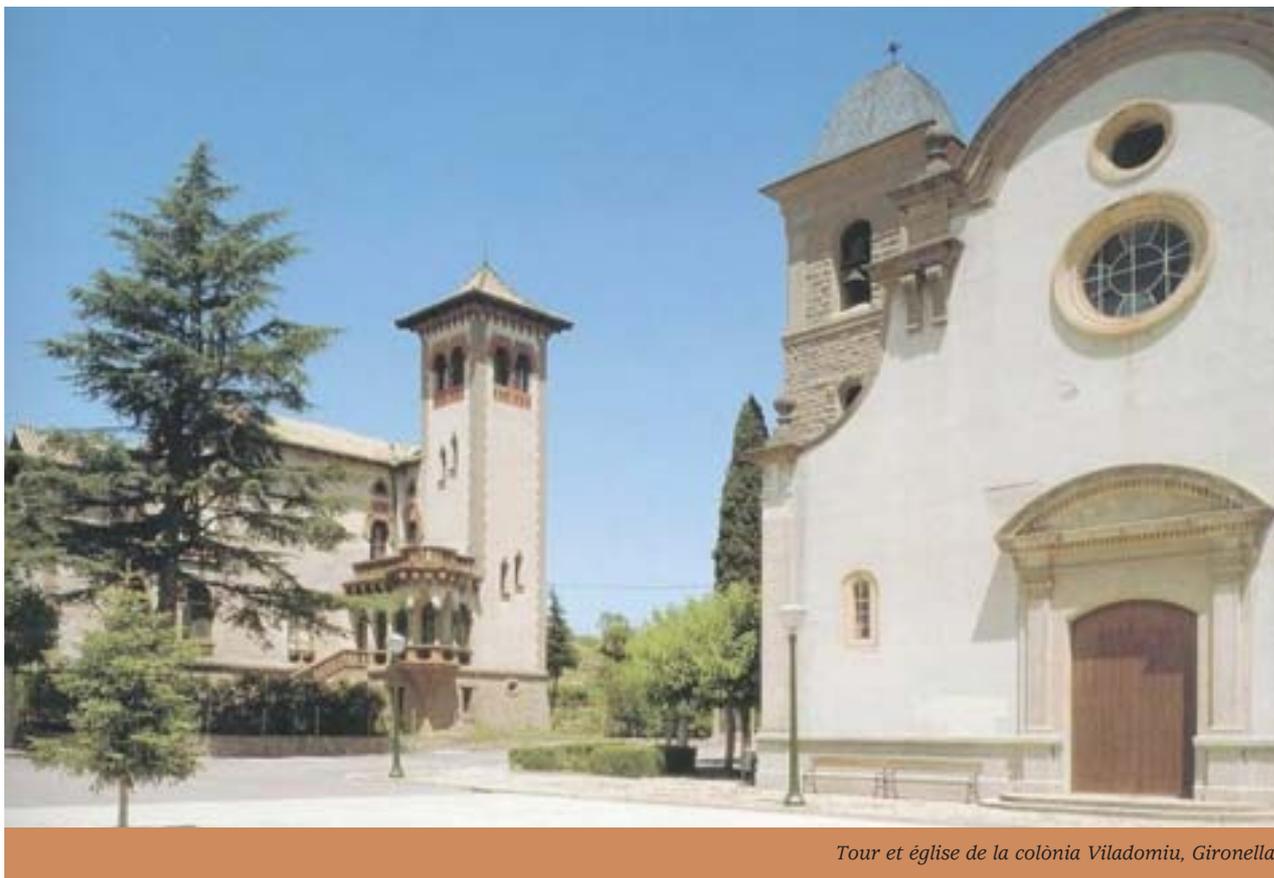
Les objectifs du Plan directeur sont les suivants : 1) Adapter le standard de qualité du parc résidentiel actuel et des services urbains des cités à celui des communes ; 2) Consolider les cités comme quartiers d'un système urbain doté d'une personnalité propre ; 3) Préserver la valeur patrimoniale de la vallée du Llobregat en le qualifiant de paysage culturel de premier ordre sur la base de son passé industriel et de l'interrelation particulière entre l'écosystème fluvial et son utilisation pour la production d'énergie ; 4) Garantir le consensus institutionnel et la participation publique en incorporant des formules de gestion commune des éléments les plus importants, tels que les canaux et les barrages, les espaces de pêche et de loisirs, les itinéraires touristiques et les bâtiments.

Les instruments d'exécution prévus dans le Plan directeur sont : 1) Les catalogues

de patrimoine contenant l'inventaire, le diagnostic et les mesures de protection des bâtiments et des espaces libres pour chaque unité d'exécution ; 2) Les plans d'amélioration urbaine, qui comprennent la délimitation de la croissance résidentielle de chaque cité ; 3) La définition de la « voie civique », qui doit regrouper les 18 cités pour garantir l'efficacité et la cohérence de l'ensemble. Ces mesures seront accompagnées d'un plan stratégique visant à développer le tourisme et l'activité de production de qualité. Le défi à relever par le gouvernement autonome de Catalogne, les communes, les propriétaires et les résidents consiste à faire de la vallée du Llobregat un exemple de respect du patrimoine culturel dans le cadre changeant d'un bassin fluvial au service des êtres humains.

Joan Ganyet i Solé

Directeur général
d'architecture et paysage
Département de la politique
territoriale et des travaux publics
Generalitat de la Catalogne
Avda Josep Tarradellas 2
08029 Barcelone,
Espagne
joan.ganyet@gencat.net



Tour et église de la colònia Viladomiu, Gironella



Maison du village de Brajcino

L'architecture vernaculaire dans « l'ex-République Yougoslave de Macédoine »



Victoria Momeva - Altiparmakovska

Maison du village Brajcino

« L'ex-République yougoslave de Macédoine », est un petit pays niché au cœur des Balkans, réputé pour son patrimoine naturel et culturel. C'est ce patrimoine qui fait toute la valeur du pays : l'environnement naturel et celui façonné par l'homme, toute une diversité de paysages, de bourgs et de hameaux. Le terme de patrimoine englobe en outre aussi bien les monuments remarquables que de très nombreuses constructions : moulins, murs de pierre sèche, sépultures, fermes, granges, etc.

L'architecture vernaculaire constitue une très importante part du patrimoine culturel du pays. Celui-ci compte un nombre significatif de localités traditionnelles, abandonnées ou encore habitées. L'irrésistible progression des changements sociaux a modifié le visage des bâtiments ruraux, des villages en tant que type d'habitat et même de régions entières. Beaucoup de villages traditionnels conservent cependant leur patrimoine culturel ancien. Ils se composent de bâtiments vernaculaires authentiques et bien préservés, destinés au travail ou à l'habitation. Les caractéristiques architecturales des villages traditionnels macédoniens, en particulier en haute montagne, forment encore aujourd'hui un décor et une atmosphère authentiques. Elles s'accompagnent de richesses immatérielles : histoire locale, folklore, langue, musique, traditions culinaires, art et artisanat, industries et savoir-faire.

Les villages vernaculaires se caractérisent par leur adaptation à l'environnement : pour une maison rurale par exemple, un agencement interne particulier, l'utilisa-

tion de matériaux de construction traditionnels tels que le bois, la pierre ou les briques nues par exemple. Les techniques de construction y sont elles aussi bien spécifiques.

Les constructions vernaculaires sont une forme anonyme d'expression artistique. Beaucoup d'entre elles existent encore aujourd'hui, isolées ou regroupées, en particulier dans les villages de l'ouest et du sud-ouest du pays. Elles n'ont pas bénéficié d'un traitement approprié, que ce soit sur le plan de la recherche scientifique ou sur celui de la préservation. Les ethnologues, sans pour autant nier les qualités esthétiques et artistiques de l'architecture populaire, y voient avant tout un document qui témoigne des modes de vie passés et présents. Le fait que des bâtiments assez simples, sans traits esthétiques majeurs, aient été placés sur la liste des bâtiments protégés est à saluer, car ils sont les témoins du passé. Ils sont également importants comme groupes de bâtiments montrant l'organisation des régions rurales.

Dans la zone du mont Pelister et du lac Prespa, au sud-ouest de la Macédoine, 37 villages comptent des bâtiments vernaculaires classés qui montrent bien la diversité et la richesse de détails de cette architecture. Leur structure se caractérise par des montants de bois verticaux avec un remplissage de briques et d'autres matériaux. Le sol est en bois. L'élévation extérieure présente différentes parties en surplomb, des avant-toits très saillants, des fenêtres alignées en rangées et des éléments de bois décoratifs. L'autre trait distinctif de ces demeures est leur agen-

cement interne. Plafonds de bois simples ou ornements, structures intégrées au bâtiment, embrasures de portes, escaliers, rampes et autres éléments en bois forment un intérieur particulièrement pittoresque.

La principale cause de disparition des maisons vernaculaires rurales est leur âge (la plupart datent de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e) et la qualité des matériaux employés pour leur construction. La rapide disparition de ces bâtiments s'explique aussi par des interventions individuelles mal inspirées, le propriétaire n'acceptant pas les conseils ou les instructions de professionnels.

La conservation des habitations vernaculaires se heurte à un problème majeur : celui des besoins quotidiens de leurs occupants. Le temps passant, les habitants leur apportent diverses modifications. Ces bâtiments devraient pourtant être protégés et rénovés, isolément ou dans le cadre d'un ensemble, car ils sont l'essence de l'identité historique et culturelle du pays et ajoutent à son magnifique décor naturel. Le développement d'un tourisme alternatif peut, en outre, encourager le développement durable du pays, ce qui plaide en faveur de la préservation des villages et de l'architecture vernaculaires. D'autant plus qu'il s'agit du seul moyen de revitaliser l'économie des régions rurales et d'y améliorer les conditions de vie.

Victoria Momeva-Altiparmakovska

Ethnologue

Conservatrice de l'Institut pour la protection du patrimoine culturel

Musée et galerie de Bitola

« l'ex- République yougoslave de Macédoine »

makvast@yahoo.com

Patrimoine rural vernaculaire et société en France

Porte en bois

Parler d'habitat rural vernaculaire est en quelque sorte un paradoxe dans la mesure où les impératifs économiques ont conduit à la disparition de ce qui était sa principale caractéristique : être une architecture de modèle qui, comme le note Marie Pascale Mallé, conservatrice de l'Inventaire du patrimoine culturel, se reproduit « *non par transmission écrite mais par imitation, contagion de modèles architecturaux dont la diffusion peut être définie très précisément* »¹. Les modes comme les matériaux utilisés se sont largement uniformisés sur le territoire français et les savoir-faire propres à la construction traditionnelle qui se transmettaient de manière informelle ont le plus souvent laissé place à des techniques de type industrielles dont le moindre coût a assuré le succès et qui sont les seules largement enseignées aux ouvriers du bâtiment. En matière d'habitat, la diversité culturelle française repose désormais plus sur une politique de conservation du bâti ancien que sur le maintien des traditions architecturales locales et ce constat est tout aussi valable en milieu dit rural qu'en milieu urbain.

Largement ancré dans le local, ce type d'architecture a pu d'autant moins résister que les communautés dépositaires de ces savoir-faire ont subi des transformations imposées de l'extérieur qui ont abouti à une complète recomposition de l'espace français : la dichotomie commune urbaine/comune rurale ne reflète plus la réalité d'une occupation humaine où lieux de production et lieux de consommation sont souvent dissociés et où de plus en plus de personnes ne travaillent plus dans leur communes de résidence. L'espace rural ne se définit ainsi plus en fonction de la densité du bâti ou de la prédominance de l'activité agricole, mais par un paysage. En ce sens, le territoire français dont la plus grande partie reste marquée par les activités agricoles et forestières jusque dans les zones dites périurbaines (55,4 % de leur superficie sont de la, surface agricole utile, SAU ; 35 % des exploitations agricoles de France métropolitaine) conserve une physionomie rurale malgré un taux d'urbanisation élevé (75,5 % de la population métropolitaine vit dans des unités urbaines, 82 % dans l'espace à dominante urbaine défini par le zonage par aire urbaine, ZAU)². D'un point de vue sociologique, le caractère rural des espaces périurbains est d'autant plus accentué que les modes de vie urbains et ruraux sont très proches : le poids du paysage

devient donc déterminant dans la différenciation spatiale. La densité de peuplement relativement faible et le moindre degré d'artificialisation des sols – et non l'activité économique principale – voilà ce qui définit le rural par opposition à l'urbain. Il est intéressant de noter que nombre d'habitants des zones périurbaines se définissent ainsi comme vivant à la campagne et depuis le début des années soixante-dix, on assiste à un renversement de tendance démographique dû à un solde migratoire positif qui s'accélère depuis le dernier recensement : de 1999 à 2004, plus de deux millions de Français ont quitté la ville pour s'installer dans des communes de moins de 2000 habitants. 2,4 millions d'autres néo-ruraux sont attendus d'ici à 2008. Le coût du foncier urbain n'est qu'en partie à l'origine de ce phénomène de société. Il s'explique essentiellement par la recherche d'un meilleur cadre de vie, moins stressant, moins cher et moins pollué, en même temps qu'un épanouissement dans les sphères personnelle, familiale et professionnelle. La ville étant devenue synonyme de mal-être, le bonheur est désormais dans le pré. Aux yeux des néo-ruraux, l'habitat et la morphologie agraire du territoire qui ont constitué pendant des siècles le squelette du paysage rural français ne sont qu'un des éléments du cadre de vie. Ils font partie d'un paysage pittoresque qu'ils entendent conserver tel qu'ils se le représentent. Comme le disaient Bertrand Hervieu et Jean Viard : « *c'est aux agriculteurs eux-mêmes d'entrer dans le paysage pour rester paysans* »³. Cette population émigrée qui se superpose à une couche antérieure rurale de moins en moins cohérente obéit en outre à une logique sociétale urbaine qui n'est pas sans poser des problèmes d'intégration. 63 % des maires interrogés redoutent des demandes excessives en matière d'équipements et de services.

L'espace rural apparaît dès lors comme une source de tensions et de conflits entre ruraux et néo-ruraux en raison de son caractère multifonctionnel. Il sert de support à trois types de fonctions qui induisent des usages concurrents : une fonction économique ou de production, une fonction résidentielle et récréative (campagne comme cadre de vie qu'il s'agisse d'un habitat permanent ou temporaire) et une fonction de conservation (protection de la biodiversité, du patrimoine naturel, culturel et paysager). La diversification des fonctions du milieu

rural entraîne ainsi une recomposition du paysage où le désir de conserver les formes héritées du passé va de pair avec la volonté d'adoption d'un mode de vie urbain, symbole de modernité.

Dans cette recomposition, l'habitat vernaculaire ne trouve pas toujours sa place. Une partie du parc ancien a certes pu être rénové ou réhabilité, mais l'arrivée de nouveaux habitants a souvent eu comme conséquence l'extension en périphérie des agglomérations préexistantes de zones pavillonnaires correspondant mieux aux moyens et aux aspirations en matière de logements des nouveaux arrivants comme des anciens habitants. A Riez, commune des Alpes de haute Provence, l'enquête annuelle de recensement 2005 compte 37 ménages de plus qu'en 1999, pour 56 logements supplémentaires. 33 résidences principales ont été achevées depuis cette date et 14,7 % de la population recensée en 1999 a changé de logement entre ces deux dates. La vétusté du parc immobilier du centre historique et le moindre coût d'une construction neuve par rapport à une opération de rénovation n'expliquent qu'en partie un phénomène lié au désir de posséder un jardin tout autant qu'à celui de jouir de tout le confort moderne. Si on s'attache à l'habitat hors agglomération, on note la même évolution. Une partie des agriculteurs ont préféré s'installer dans le village. De nombreuses fermes ne sont ainsi plus le centre d'une exploitation agricole. Quelques-unes demeurent occupées par des exploitants agricoles à la retraite ou sont transformées en résidences secondaires, voire en gîtes ruraux, mais certaines restent inoccupées pour ne pas dire abandonnées. Les habitants comme les élus sont plus sensibles au devenir du village qu'à celui des écarts et c'est donc ce type d'habitat vernaculaire qui subit le contrecoup des transformations socio-économiques récentes. Frappés d'obsolescence et ne répondant plus aux normes européennes, les bâtiments utilitaires anciens trouvent difficilement une nouvelle affectation, tandis que des structures modernes (hangars pour les machines, étables) doivent être édifiées.

Magnifié comme « *exemple de la diversité architecturale et des influences diverses qui l'ont façonné* », le patrimoine rural vernaculaire n'est désormais plus qu'un « *témoin vivant de notre architecture, du travail des artisans et des savoir-faire qui l'ont constitué* », mais pour combien de temps ?

Un récent rapport du Conseil économique et social⁴ permet de dresser un état des lieux du bâti lié plus spécifiquement aux activités agricoles. Sur 11 millions de bâtiments à usage agricole identifiés en 1966, on estime ainsi aujourd'hui à 6 millions le nombre de bâtiments qui restent. La moitié appartiendrait à des agriculteurs, l'autre moitié ayant été acquise par des particuliers. Sur ceux appartenant aux agriculteurs, 1,5 million ont conservé l'usage qu'ils avaient en 1966 ; en effet, la plupart des maisons sont encore habitées par l'exploitant. Les autres, 1,5 million, ont changé d'usage ; ils sont vacants ou tombent peu à peu en ruine. Parmi ceux qui ont été repris par des particuliers, 1,5 million auraient été reconvertis en résidences secondaires ou principales, en commerces ou autres, l'autre moitié serait en attente d'usage ou de reconversion. Dans ce constat d'ensemble, il n'est pas tenu compte des fortes disparités régionales. Dans les zones péri-urbaines qui sont en fait les plus touchées par le nouveau dynamisme démographique, la réutilisation fréquente pose des problèmes de coût et de respect du bâti ancien ainsi que d'équilibre entre les besoins liés à la production et les exigences en matière de cadre de vie des nouveaux arrivants. Ailleurs, la nouvelle donne engendre un surcoût du foncier dont pâtissent essentiellement les jeunes agriculteurs qui se retrouvent en concurrence avec des acheteurs de résidences principales ou secondaires étrangers ou français. Enfin, une partie du territoire français, le « rural profond » demeure à l'écart du mouvement : dans cette zone, la plus affectée par la déprise agricole et le vieillissement de la population, le bâti vernaculaire tombe en déshérence. Peut-on encore employer le terme de patrimoine pour un bien dont la transmission n'est pas assurée puisque aucun héritier ne se présente ?

Si le bâti vernaculaire « contribue par des caractéristiques propres à chaque région, à la richesse et à la diversité architecturale de la France, à son charme et à son attractivité touristique », force est cependant de constater que ces prérogatives ne lui assurent pas pour autant une garantie de pérennité. Plus qu'un problème d'adaptabilité, sa réutilisation se heurte à deux obstacles majeurs. Le premier, le coût de son aménagement, est d'ordre économique et technique. Le second obstacle est d'ordre culturel. Les communautés profondément ancrées dans des territoires

locaux qui ont créé le bâti rural vernaculaire français se sont disloquées quand elles n'ont pas disparues. La « nouvelle ruralité » où le local est désormais intégré au global est encore en gestation. C'est de sa capacité à trouver un nouvel équilibre entre respect du legs du passé et adaptation que dépend l'avenir du patrimoine rural vernaculaire. Par habitude ou par aspiration, les habitants des campagnes françaises partagent déjà une conception commune, celle d'un mode de vie rythmé par le temps cyclique de la nature. Ils leur restent à édifier avec le temps une perception commune de leur environnement spatial. Dans la recomposition en cours des territoires ruraux, un des principaux enjeux est moins la cohabitation de différents groupes sociaux aux intérêts parfois antagonistes que l'émergence d'un vouloir vivre ensemble un espace dans toutes ses dimensions, y compris productives. De simple décor en patchwork dont les morceaux disparates s'assemblent par couture, le paysage rural redeviendra alors ce tissu dont la trame et la chaîne s'entremêlent savamment ou cette mosaïque dont les tesselles bien ajustées se fondent harmonieusement dans le dessin d'ensemble. Seulement ainsi, les fragments d'espace que constitue le patrimoine bâti trouveront leur place et redeviendront vernaculaires parce que faits siens par une

communauté soucieuse non seulement de le préserver et de le transmettre, mais capable d'y puiser une source d'inspiration pour de nouvelles créations.

Brigitte Sabattini

Centre Camille Jullian d'Archéologie méditerranéenne et africaine
Université de Provence, Maison méditerranéenne des Sciences de l'homme
Rue du château de l'horloge, 5
Aix-en-Provence, France
bsabattini@aol.com

¹ Mallé, Marie-Pascale, 1983. « L'inventaire de l'architecture rurale dans les Hautes-Alpes », *Le monde alpin et rhodanien*, n° 4, p. 10.

² Un rapport de l'INSEE (La structuration de l'espace rural : une approche par les bassins de vie. Rapport de l'INSEE (avec la participation de IFEN, INRA, SCEES) pour la DATAR, juillet 2003) propose de prendre en compte un référentiel rural restreint comprenant les bassins de vie dont le pôle est une commune ou une unité urbaine de moins de 30 000 habitants en 1999 et un bassin rural élargi qui y ajoute la périphérie des 171 autres bassins de vie dont le pôle est une unité urbaine comptant plus de 30 000 habitants. Aux 429 000 km² (79 % du territoire) du référentiel rural restreint s'ajoute ainsi 82 000 km² du référentiel complémentaire soit 94 % du territoire français regroupant 25 765 000 habitants (44 % de la population 1999).

³ Hervieu Bertrand et Viard Jean, La campagne et l'archipel paysan, dans Chevallier Denis (dir.), *Vives campagnes. Le patrimoine rural, projet de société*, Editions Autrement, Paris, 2000, p.76.

⁴ *Un atout pour le monde rural : la valorisation du bâti agricole*. Rapport présenté par Michel de Beaumesnil, 2006.



Magali Pons

Maison en Lozère, France

Les petits monuments sacrés, éléments indispensables du paysage, non seulement en République Slovaque



Pavlina Misikova

Bord d'un croisement de route, Slovaquie

À l'heure de l'intégration européenne, une question revient de plus en plus dans les débats et conférences : « *Qu'est-ce qui constitue l'identité d'une région ?* ». À une époque où les distances se font de plus en plus courtes et le passage à la douane de moins en moins important, nous avons toujours envie de sentir dans chaque pays un caractère unique, une atmosphère différente. Et le caractère du paysage compte parmi les principaux éléments constitutifs de cette fameuse identité.

Le paysage slovaque typique, souvent représenté sur les cartes postales, est bien sûr lié aux Carpates. Outre la diversité du paysage, l'image du pays est très marquée par l'habitat (petits bourgs, hameaux isolés, vieux châteaux en ruines ou encore debout) et par les formes traditionnelles d'utilisation des sols : mosaïques de champs, de prés et de forêts. Enfin, des milliers de monuments sacrés, particulièrement visibles en ville mais que l'on trouve aussi très souvent en pleine campagne, témoignent d'une riche histoire influencée par la religion. La facture de ces monuments diffère en fonction des techniques locales. Croix de chemins, colonnes votives, petites chapelles, calvaires ou statues de saints protecteurs, le plus souvent érigés aux carrefours, au centre, à l'en-

trée ou à la sortie des villages ou sur les sommets. Aujourd'hui symboles de miséricorde, de pardon et de sérénité, ils ont joué un rôle significatif dans la vie religieuse des villages. On les érigeait en signe de remerciement ou de prière pour la réalisation d'un vœu. Aujourd'hui, non seulement admirables pour leurs qualités esthétiques, ils sont là comme un défi : est-il possible de recenser tout ce qui fait la valeur d'un paysage ? Qu'apprécions-nous exactement dans un paysage ? Comment intégrer aux politiques d'aménagement du territoire des thèmes comme la sensibilisation au paysage, la protection des éléments irremplaçables tels que l'aspect du paysage, ou encore la subjectivité des habitants et leur attachement au lieu ? Dans la réflexion autour d'un paysage de qualité, la participation du public, maître mot de la Convention européenne du paysage, pose des défis similaires.

Témoins de racines historiques communes, certains monuments slovaques ressemblent beaucoup à ceux des pays voisins. Saint Jean Népomucène, qu'on nomme aujourd'hui « le Centre-européen », en est un exemple. Né en Bohême (actuelle République tchèque) vers 1350, Jean étudia le droit et la théo-

logie avant de devenir vicaire général de l'archevêché de Prague. La légende retient surtout son refus de trahir auprès du roi Wenceslas les confessions de la reine Sophie, qui lui valut la mort. Le roi le fit jeter dans la Moldau depuis le pont Charles, à Prague. Son effigie s'élève aujourd'hui en maints endroits ; il est patron des avocats, protecteur des ponts et des cours d'eau et symbole de la discrétion, de la fiabilité et du courage.

Sa personnalité a inspiré la rencontre internationale de peintres « *Sanctus Ioannes Nepomucenna Medioeuropæensis* » (1999-2004) et l'exposition itinérante



Pavlina Misikova

Statue de Saint Jean de Nepomuk

Jean Népomucène – le saint d'Europe centrale, qui fait voyager dans différents pays européens des œuvres d'artistes contemporains d'Europe centrale inspirées de la légende historique.

Pour reprendre les termes d'Aldemar Schiffkorn, l'un des commissaires de l'exposition : « Il est impossible de délimiter précisément l'Europe centrale, que ce soit par des frontières politiques ou géographiques. Elle se définit avant tout par l'histoire, la culture et les traditions. L'espace culturel centre-européen est celui où Jean Népomucène est connu et révéré – un espace qui lie étroitement la Tchéquie, la Bohême, la Slovaquie, l'Autriche et l'ensemble des pays du centre de l'Europe. La nouvelle Europe n'a pas besoin que de prospérité économique, il lui faut aussi une orientation culturelle et spirituelle commune ».

Pavlna Misikova

Agence de la Convention européenne
du paysage
Ministère de l'Environnement
de République slovaque
Service de l'aménagement
du territoire
Namestie L. Stura 1, 812 35
Bratislava,
République Slovaque
misikova.pavlna@enviro.gov.sk



Jiri Havran © Riksantikvaren

Ferme « Trommald » dans le Comté de Buskerud

En Norvège, quelque 3 % seulement du territoire sont constitués de terres arables, dont un tiers se prête à la production céréalière, de sorte que l'agriculture a toujours été tributaire d'une exploitation extensive des grandes étendues forestières et montagneuses qui couvrent l'essentiel du pays. Les ressources agricoles marginales ont engendré une forte diversité, en raison des adaptations locales aux différentes conditions climatiques et naturelles. Et cette diversité se retrouve dans le patrimoine architectural.

Le paysage rural de la Norvège est dominé par des fermes isolées, dotées traditionnellement de structures laitières distinctes, en montagne, pour le pâturage, le fourrage et la production de produits laitiers durant l'été. Il n'y a pas de villages et les grandes exploitations ne sont guère nombreuses. L'image du paysan sans attaches vivant dans sa ferme isolée est omniprésente dans l'histoire de l'agriculture norvégienne, en dépit de quelques regroupements çà et là de fermes et exploitations de taille plus modeste. Sur le plan ethnique, la diversité du paysage rural tient à la présence de la population autochtone sâme et de deux minorités nationales d'origine finlandaise, dans le nord et le sud du pays.

Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e, le paysage rural s'est profondément transformé. Dans ce paysage réorganisé et remodelé, la ferme isolée est devenue le modèle dominant et les nouvelles technologies ont imprimé leur marque. Dans maintes cours de ferme, les multiples petites bâtisses à fonction unique ont cédé la place à quelques bâtiments, moins nombreux, mais conçus pour remplir plusieurs fonctions. Par bonheur, beaucoup de bâtiments anciens ont aussi été conservés et sauvegardés.

Le paysage rural norvégien et son patrimoine architectural

Les principaux matériaux de construction sont le bois et le bois d'œuvre, mais aussi la tourbe et la pierre, notamment dans les régions côtières. Pour les habitants du pays, une ferme ancienne, c'est en général une maison en rondins, sans panneaux, coiffée d'un toit de tourbe. C'est là le bâtiment « classique » des vallées intérieures du sud de la Norvège, un legs du passé. Par la suite, et ailleurs dans le pays, le panneautage s'est généralisé. Bien souvent, les différences régionales se situent tant au plan visuel que dans les techniques de construction. Au siècle dernier, le paysage rural se caractérisait, dans de nombreuses régions de Norvège, par des maisons d'habitation blanches, un bâtiment rouge remplissant de multiples fonctions et des entrepôts en rondins de la période précédente.

La richesse du patrimoine vernaculaire norvégien tient avant tout à ses innombrables constructions en bois datant du Moyen Âge, plus nombreuses ici qu'en nul autre pays au monde. On en recense à ce jour 233, mais les types et techniques de construction n'ayant guère varié des siècles durant, on découvre, à la faveur des travaux de datation en cours des bâtiments antérieurs à cette période. Outre l'évident intérêt au plan du patrimoine, les connaissances et compétences tirées de l'étude et de la gestion de ces bâtiments peuvent s'avérer d'un intérêt considérable également pour le bâtiment et la sylviculture d'aujourd'hui.

Even Gaukstad

Conseiller en chef
Riksantikvaren – Direction
du patrimoine culturel
Pb. 8196 Dep.
NO-0034 Oslo,
Norvège



Ragnhild Hoel © Riksantikvaren

Ferme Kruke dans le Comté de Oppland

Le patrimoine vernaculaire en Roumanie

L'architecture vernaculaire en Europe présente certes bon nombre de caractéristiques lui conférant une certaine unité, expression de traditions héritées de cultures anciennes qui se sont mutuellement influencées au fil du temps, avec des traits distinctifs pour chaque grand domaine culturel. Mais elle n'en comporte pas moins de multiples spécificités régionales ou locales, en particulier dans les territoires qui ont été isolés pour des raisons religieuses, culturelles ou géographiques. Presque partout en Roumanie, l'architecture vernaculaire est l'expression d'une culture profondément enracinée, qui se manifeste en particulier dans les campagnes, en raison de la tradition résolument rurale qui caractérisait la civilisation roumaine jusqu'à l'avènement de l'époque moderne. On situe généralement l'âge d'or de l'architecture vernaculaire dans les Carpates dans la période allant de la seconde moitié du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e.

L'élément archaïque a toujours été présent comme expression d'une culture mineure aux caractéristiques intemporelles. Il est le produit de l'état d'esprit spontané de la

population d'une communauté donnée, lié à l'inconscient ou à « l'enfant » qui sommeille en chaque adulte.

L'étude de la culture rurale peut être une manière fascinante d'exhumer des ressources culturelles toujours enfouies au sein d'une communauté ou d'un peuple. L'architecture vernaculaire comme manifestation directe et matérielle d'une culture donnée occupe une place essentielle dans cette approche. Dans la Roumanie rurale, elle donne à voir les idéaux spatiaux cachés des communautés et contribue à créer ce que Lucian Blaga¹ appelle une « matrice stylistique » et un « horizon spatio-temporel » de sa population, tout en transmettant fidèlement, dans le même temps, les objectifs et idéaux originaux de la communauté. L'architecture vernaculaire, en particulier son architecture rurale, aide la Roumanie à préserver ses traditions. Dans un contexte géographique et historique « propice » qui l'a protégée du poids écrasant d'influences extérieures, elle a permis de sauvegarder jusqu'à présent des formes d'expression stylistique très fortes.

La force et la spécificité de la culture rurale roumaine viennent aussi du caractère et de l'âme du peuple roumain, qui forme un groupe très spécial au sein de l'Europe, même s'il fait partie de l'Europe du Sud-Est, région particulièrement démonstrative au plan ethnographique, et présente des affinités avec l'Europe centrale.

L'architecture rurale vernaculaire témoigne de la relation étroite entre le folklore et la nature de la Roumanie. Rares sont les expressions architecturales qui puissent soutenir la comparaison avec elle en termes d'organicité de la conception, alliant le fonctionnel et l'esthétique sous des formes qui, tout en se conformant aux règles générales de l'art de la construction, présentent une variété surprenante. Dans son ouvrage essentiel sur la culture roumaine, Lucian Blaga démontre en termes éloquentes l'importance de l'architecture vernaculaire dans la vie roumaine : « *La Roumanie n'a pas vu l'émergence d'une architecture monumentale, dont la nécessité du reste ne se fait pas sentir : l'esprit de l'architecture du pays se révèle pleinement dans une simple ferme ou une église envahie par les orties* ».²

La civilisation rurale rappelle la relation entre l'homme et la nature, thème d'une



Cabane en pierre avec corral

Architecture vernaculaire rurale du paysage maltais

L'aridité et le manque d'arbres de la campagne maltaise ont obligé l'homme à s'adapter à elle. L'architecture vernaculaire en témoigne abondamment.

Champs, cultures en terrasses et murs en moellons

Le Nord et l'Ouest de Malte sont couverts en grande partie par des collines karstiques. Dans les régions pauvres en globigérines se trouvent de nombreuses carrières de surface appelées « *mġiebel* », dont la plupart sont peu profondes, dépassant rarement les 5 mètres de profondeur. On en extrayait jadis du calcaire corallien pour édifier des murs en moellons, construire des huttes par encorbellement, des ruchers et quelquefois aussi des fermes. Après l'extraction, on remplissait la cavité de pierraille et on recouvrait le tout d'une fine couche de terre ramassée dans la garrigue alentour.

Très souvent, on creusait les pentes des collines pour créer un champ en terrasse. La plupart des terrasses étaient entourées de murs en moellons qui servaient de marqueur territorial, protégeant les champs des agents subaériens nocifs et des animaux sauvages.

Construction de huttes par encorbellement

Les huttes à encorbellement se trouvent principalement dans le Nord et l'Ouest de Malte, dans les contrées pauvres en globigérines et riches en pierre corallienne. Les huttes, appelées « *giren* » (singulier « *girma* »), ont la forme d'un cône tronqué. On considère traditionnellement qu'elles servaient de refuges aux fermiers et



Porte en bois, Maramures, Nord de la Roumanie

de postes de garde aux bergers, de bergeries et d'entrepôts. Mais à ce jour, les universitaires continuent de s'interroger sur l'origine de ces structures.

Ruchers

La collecte du miel constituait également une activité importante, de l'île, notamment dans les zones dépourvues de terres arables. On distingue trois types de ruchers, appelés « *mġiebaħ* » (singulier « *migħba* »), selon qu'ils sont taillés dans la roche, construits à l'aide de pierres dressées ou nichés dans un mur en moellons. Les deux premiers types sont en forme de L, la porte occupant toute la façade avant du dispositif. Celle-ci est percée pour offrir un passage aux abeilles. Les ruches étaient fabriquées à partir de jarres en terre appelées « *qollol* » et placées à l'intérieur du rucher.

Corrals

Les corrals, « *ċikken* », consistaient en un espace extérieur ceint d'un haut mur en moellons. Les bergers y parquaient leurs troupeaux de chèvres et moutons pour la traite et y amassaient le fumier pour le vendre à des fermiers.

Fermes

L'ancienne ferme maltaise, « *ir-razzett* » (sing.), « *irziezet* » (pl.), offrait intimité et protection. Orientée vers l'intérieur, elle avait peu d'ouvertures. Au rez-de-chaussée autour d'une cour ouverte se trouvaient les étables et les hangars. La famille du fermier logeait à l'étage.

Conclusion

Bien que vernaculaire, l'architecture rurale maltaise apporte la démonstration du savoir-faire et du talent de la population locale pour tirer parti des ressources du paysage en les adaptant aux besoins. Cette architecture va certes progressivement disparaître, mais tout est mis en œuvre pour apprendre aux générations actuelles et futures comment conserver ce patrimoine et préserver ainsi durablement le paysage.

Ernest Vella
 Université de Malte
 33 Triq il-Barriera
 Balzan, BZN 06
 Malte
 ernestv@maltanet.net

brûlante actualité. Dans les circonstances d'aujourd'hui, qui mettent cette relation à mal sans guère de perspectives d'amélioration, il serait bon de tirer les enseignements qui s'imposent de notre civilisation rurale. Ses structures, notamment architecturales, n'ont jamais été en conflit avec la nature ; elles respectent ses règles et ménagent ses ressources. L'expérience accumulée au fil des ans dans l'architecture rurale nous offre à ce jour encore de singulières leçons concernant la logique des structures, leur intégration dans la nature, leur fonctionnalité et leur esthétique.

Aujourd'hui, l'architecture rurale traverse une période marquée par d'intenses changements et la perte des valeurs traditionnelles, parce qu'elle disparaît physiquement, phénomène naturel et acceptable jusqu'à un certain point, mais aussi, parce qu'elle est altérée par l'introduction non maîtrisée d'éléments provenant d'autres cultures ou d'une architecture qui se veut « créative » (souvent d'un goût douteux).

Cette perversion du bon goût d'antan du paysan bâtisseur ne saurait être reprochée aux paysans eux-mêmes.

Le phénomène a des causes objectives, telles que la tendance générale au développement social en Europe, la mondialisation ou encore les problèmes de développement propres à la Roumanie. Il ne faut pas oublier qu'entre 1985 et 1989, le régime communiste a mené une politique très agressive de standardisation des villages, en vue de détruire le mode de vie rural traditionnel par la force. Aujourd'hui, les responsables de l'altération continue du paysage rural, ce sont les dirigeants politiques et autres « spécialistes ». Ils sont en effet incapables de comprendre la valeur profonde et réelle des enseignements de l'architecture vernaculaire ; ils ne prennent pas suffisamment de mesures pour sauvegarder les sites qui méritent de l'être et préserver ces valeurs traditionnelles par l'éducation.

Ces remarques ne s'appliquent pas au patrimoine exceptionnel d'ores et déjà protégé par la loi, bien que même dans ce cas maints problèmes se posent eu égard à la délimitation des zones de protection et à la collecte de fonds pour les travaux de restauration.

L'adhésion de la Roumanie à l'Union européenne est l'occasion d'intensifier les efforts pour préserver notre architec-

Gheorghe Patrascu



Four et cheminée, Nord-Est de la Roumanie

ture vernaculaire et lui donner toute sa place, mais il faudra aussi veiller à mettre dûment en œuvre le Schéma de développement de l'espace communautaire (SDEC), la Convention du paysage, les Principes directeurs pour le développement territorial durable du continent européen de la CEMAT et les autres instruments juridiques européens.

Gheorghe Patrascu

Directeur général
 Direction générale de l'aménagement
 du territoire et de l'urbanisme
 et de la politique du logement
 Ministère des Transports,
 de la Construction et du Tourisme
 Calea Serban Voda, no 66, Apt. 8, Secteur 4,
 Bucarest, Roumanie
 patrascu@mt.ro, patrascu@b.astral.ro

¹ Lucian Blaga, poète et philosophe roumain (1895-1962), qui mériterait d'être mieux connu hors de Roumanie.

² Lucian Blaga, "The Trilogy of Culture", Universal Literature Edition, Bucarest, 1969.

Gheorghe Patrascu



Grange en bois avec un toit de chaume

Nouvelles approches des fermes historiques au Royaume-Uni

Carte montrant la répartition des granges en Angleterre avant 1750

© Crown copyright. All rights reserved. English Heritage 100019088, 2004

Les fermes historiques doivent être considérées et analysées en liaison avec le paysage dans lequel elles s'inscrivent et avec les contextes sociaux, économiques et culturels présents et passés. Pour pouvoir dégager des tendances, il importe de sortir des limites étroites des études portant sur le bâti. Nous devons brosser un tableau à partir de ce que nous savons, en soulevant des questions pour les recherches futures. De récents travaux, parrainés par *English Heritage* et par la *Countryside Agency*, ont souligné que le secteur de l'environnement historique doit promouvoir des moyens de gestion du changement plus positifs et mettre en place une base de données factuelles qui contribuera à favoriser les bonnes pratiques, l'affectation des ressources et le suivi de l'efficacité des actuels mécanismes et politiques de subvention. La politique nationale en matière d'aménagement du territoire demande désormais aux collectivités locales d'adopter une approche plus souple et positive concernant la réutilisation durable des bâtiments ruraux désaffectés, en privilégiant à la fois une conception de qualité et l'application d'orientations et de principes directeurs spécifiques pour tel ou tel endroit. En effet, la plupart des directives en matière d'aménagement au niveau local témoignent d'une connaissance limitée de la nature et du caractère des fermes historiques, tant à l'échelle locale que dans un contexte plus large. L'apparition, en 2005, de nouveaux programmes agro-environnementaux qui accordent des subventions aux agriculteurs s'ils mettent en œuvre des projets comportant des avantages environnementaux (naturels mais aussi historiques, en englobant les bâtiments), a en outre révélé qu'il y a beaucoup moins d'informations disponibles à l'échelle d'un paysage sur les fermes et leurs dépendances que sur d'autres aspects du paysage culturel, comme l'occupation des sols, les régimes agraires ou les modes de délimitation des parcelles.

En 2006, *English Heritage* et la *Countryside Agency* ont publié une politique révisée sur les corps de fermes traditionnels qui mettra en avant ces exigences et le rôle que ces bâtiments seront appelés à jouer dans la diversification des revenus agricoles, le développement rural et le maintien et l'amélioration d'un environnement rural de grande qualité. Une recommandation clé est que les solutions envisagées

tiennent compte de la spécificité et de la diversité locale et régionale – modes d'occupation des sols, double emploi, état d'abandon, possibilités de reconversion, caractère des bâtiments de ferme –, sans perdre de vue les implications en termes de stratégies de réutilisation. Huit déclarations préliminaires de caractère régional ont, en réponse à ce besoin, regroupé un large éventail d'informations disponibles. Cela constitue un premier pas en vue de la présentation d'une base de données à l'intention d'une grande diversité d'utilisateurs intéressés par les fermes historiques et souhaitant étudier, mieux comprendre ou gérer ce patrimoine. Les évolutions régionales sont ainsi replacées dans un cadre national ; des exposés sommaires décrivent le développement agricole de chacune des zones de mêmes caractéristiques (*Joint Character Areas*). Un projet pilote au Hampshire, désormais étendu au Sussex et au Weald of Kent, a montré que la densité et l'évolution des fermes sur la durée, ainsi que le taux de survivance de différents types de bâtiments et dépendances, sont étroitement liés à des types de paysages dont le caractère a été modelé par l'histoire. Cela permet de vérifier et modifier les résultats de la caractérisation des paysages historiques et contribue à une compréhension plus intégrée et nuancée à la fois des bâtiments et des paysages. Cela nous permet en outre de formuler des recommandations positives et de produire des trousseaux à outils pour une réutilisation durable fondée sur une compréhension des traits ou éléments distinctifs qui contribuent à la spécificité d'un territoire et lui donnent son caractère¹.

Légendes

La carte montre la répartition des fermes en Angleterre avant 1750.

La plupart des fermes ayant conservé le gros de leurs dépendances et antérieures à 1750 ont été recensées. Ces cartes soulèvent d'importantes questions pour des recherches futures. Sur la carte établie pour la période antérieure à 1550, elles sont concentrées en ceinture autour de Londres, dans les Pennines du Sud et dans le secteur allant du Feldon of Warwickshire au Mid Devon. Derrière cette distribution se cache un large éventail de fermes de toutes sortes et dimensions, des grandes exploitations isolées aux granges relativement modestes qui ne furent pas remplacées au cours des siècles suivants en raison de la dimension



de la ferme et de divers autres facteurs. La plupart des outiers, notamment dans les Cornouailles et le comté de Durham, représentent la construction d'importantes granges sur des domaines ecclésiastiques à l'époque médiévale. Pendant la période 1550-1750, des dynamiques régionales de construction et de survivance se dessinent plus nettement. On observe ainsi une concentration sur une bande allant de la plaine du Lancashire aux Pennines du Sud. A noter également l'absence relative de fermes antérieures à 1750 dans les schémas d'aménagement du territoire de l'est et du centre de l'Angleterre. Ces paysages sont ceux qui furent le plus profondément modifiés par les améliorations agricoles de la période postérieure à 1750. (© Copyright de la Couronne. Tous droits réservés. English Heritage 100019088, 2005)

Les granges sont généralement les plus grands bâtiments que l'on trouve sur une ferme. Celles construites uniquement aux fins du traitement et du stockage des récoltes sont plus courantes dans les zones arables, comme cet ensemble dans les Chilterns, dans le sud de l'Angleterre. Cet exemple d'une grange en plein champ sur les collines crayeuses de Weymouth, dans le Dorset, est typique de l'agriculture blé-mouton qui a caractérisé cette région du XIV^e au XIX^e siècle. La construction basse est un très rare exemple d'abri à moutons. Les corps de ferme linéaires



© Crown copyright. All rights reserved. English Heritage 100019088, 2004

Ferme du 17^e siècle, South Downs, Angleterre

res, comme cette exploitation dans les Oswestry Uplands, à la frontière avec le pays de Galles, sont largement absents du sud et de l'est du pays mais convenaient bien aux plateaux, où de petits troupeaux de bétail passaient la plus grande partie de l'hiver à l'abri. Le fait de regrouper toutes les activités de la ferme sous un même toit présentait des avantages évidents. On voit sur la photo, de gauche à droite, l'écurie, l'étable, une grange avec aire de battage et la maison.

Jeremy Lake

Inspecteur, Équipe de caractérisation
English Heritage
National Monuments Record
Swindon SN2 2GZ
United Kingdom
jeremy.lake@english-heritage.org.uk

¹ Lake, J. et Edwards, B. 'Farmsteads and Landscape : Towards an Integrated View', *Landscapes*, 7.1., 2006, 1-36.



Goran Bekina, Melita Lubina

Maison en bois non utilisée



Goran Bekina, Melita Lubina

Vieille maison à un étage



Goran Bekina, Melita Lubina

Cloisons en bois

Croatie : l'exemple du vieux village de Posavski Bregi

Le village historique de Posavski Bregi s'est développé à l'endroit le plus large de la vallée de la Save, le long de la vieille route qui relie Ivanić-Grad au point de passage le plus proche sur la rivière. Le bourg a été jusqu'à aujourd'hui une importante paroisse et un centre urbain. Son existence est antérieure à l'arrivée des Turcs au XVI^e siècle, époque à laquelle les habitants ont été contraints de partir. Il fut de nouveau habité en 1595, et la nouvelle paroisse fut créée en 1790. L'ancienne chapelle Sainte-Croix (1649), en bois, fut remplacée en 1815 par une église paroissiale monumentale. Le plan de l'agglomération est quasiment identique à celui de la carte des premières mesures cadastrales de 1861. Autrement dit, ses limites n'ont pas fondamentalement changé. Posavski Bregi reste un gros bourg rural avec quelques hameaux. Les vieilles maisons et granges en bois représentent aujourd'hui 40 % du total des maisons du village.

Dès ses origines, la présence de grandes forêts de chêne motiva l'emploi quasi-exclusif du bois dans la construction. Dans ces régions, le bois fut continuellement utilisé jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle. On le retrouvait partout, des palissades des fortifications aux objets sacrés, dans les maisons et tous les bâtiments de ferme. La stagnation générale de la construction dans les villages résulte de la diminution de la production agricole et de l'exode rural dans la seconde moitié du XX^e siècle. C'est pourquoi il n'y eut pas même, jusqu'à récemment, de nouvelles constructions en maçonnerie dans ces localités. Les maisons en bois évoluèrent sur la durée. On distingue

différentes formes et types de bâti. Les poutres d'angle non équarries sont la caractéristique de base des constructions traditionnelles croates les plus anciennes. Les toitures sont couvertes de tuiles de bois. Les toits plus anciens, à couverture de chaume, ne sont pas préservés partout. La plupart des maisons de bois actuelles virent le jour dans la première moitié du XX^e siècle ; les plus anciennes datent probablement de la fin du XVIII^e siècle. L'environnement historique étant bien préservé, le village offre un potentiel touristique important. Des programmes en rapport avec les modes de vie traditionnels, comme la production de tissu, ont été introduits. La présentation des techniques de culture, de filage et de tissage du lin, par exemple, a ainsi fourni une bonne base pour le développement du tourisme culturel et écologique.

Silvija Nikšić

Conseillère principale, Bureau
pour la protection du patrimoine culturel
Ministère de la Culture
10 000 Zagreb,
Croatie
Runjaninova, 2
silvija.niksic@min-kulture.hr
www.min-kulture.hr

Fermes et paysage en Allemagne : une nouvelle vie pour les bâtiments ruraux

En Allemagne, le dispositif structurel de bon nombre de bâtiments ruraux est une ossature en bois. Le toit et les murs sont constitués d'un cadre en bois qui comporte des éléments primaires et secondaires. Dans les murs, l'espace entre les poutres est comblé à l'aide de matériaux faciles à trouver, tels que pieux et branches de clayonnage et argile, briques séchées au soleil ou, par la suite, cuites au four. Argile ou chaux sont utilisées comme enduits, et recouvertes de couleurs naturelles. La structure est exposée aux variations météorologiques. Le présent article se propose de montrer comment conserver et restaurer les bâtiments anciens de ce type en préservant leur style, et d'élaborer une méthodologie pour la rénovation des bâtiments de ferme anciens.

La majeure partie des villages et bourgs ruraux d'Allemagne est constituée de bâtiments traditionnels à charpente en bois. La conservation de ce patrimoine exige de lui trouver de nouvelles fonctions et de mettre au point des techniques de restauration appropriées. Il est donc nécessaire de bien connaître les problèmes inhérents aux charpentes en bois et à leurs matériaux.

Analyse et projet préliminaire

Pour mener à bien la reconstruction d'un bâtiment historique, par exemple une grange, l'essentiel est de bien planifier le projet, en procédant comme suit :

- analyse de durabilité, bilan des dommages et relevé des faiblesses de la construction ;
- étude de construction, avec mesurage du site ;
- exigences des nouvelles affectations en ce qui concerne la statique, la protection incendie, l'isolation et l'humidité ;
- plan détaillé, dossier à soumettre et devis.

L'étude de construction sera effectuée avec les outils habituels.

Vu son coût, la photogrammétrie ne sera utilisée qu'en cas de nécessité, pour les bâtiments d'exception agrémentés de sculptures et autres ornements.

La reconstruction gommara les défauts de conception et les problèmes d'ordre sanitaire, garantissant ainsi le confort requis pour l'utilisation du bâtiment à d'autres fins aujourd'hui. La modification de l'agencement doit se faire dans le respect des principes de construction historiques. Il convient de distinguer murs porteurs et murs de séparation. L'équipement technique doit être modernisé ; en matière de

physique du bâtiment, des mesures sont à prendre pour assainir l'air ambiant.

Domages de la charpente en bois

La plupart des dommages de la charpente en bois sont causés par la pollution humide : pluie battante, humidité diffuse et forte condensation. En l'absence de planchéage, la charpente ne peut être étanchéifiée. L'eau s'infiltré alors dans l'espace entre la charpente et le mur de même que dans les joints en bois et les fissures des poutres. Ce sont là les points faibles de la charpente. Humidification et déshumidification ne s'équilibrent pas sur les parties les plus exposées aux intempéries. Si l'on utilise des matériaux non diffusibles, il se produit une condensation sur la surface interne. Il faut que l'humidité se résorbe à l'intérieur comme à l'extérieur. Par conséquent, à l'intérieur, les pare-vapeur et les pare-air sont souvent mal disposés. Les constructions à murs étagés doivent être homogènes ; les matériaux doivent être susceptibles de transporter l'humidité par diffusion ou capillarité.

Un taux d'humidité supérieur à 18 % favorise la végétation mycélienne dans le bois. Le *Boletus Destructor* a une préférence pour le conifère humide. Le bois de conifères et de feuillus peut pâtir de la moisissure. Les insectes aussi s'attaquent au bois lorsqu'il présente un degré d'humidité égal à celui de l'air.

Rénovation des constructions en bois

Pour mener à bien la rénovation des charpentes en bois, il faut respecter strictement les exigences concernant :

- la qualité et l'humidité du bois,
- l'assemblage des poutres,
- la protection du bois.

Qualité des constructions en bois

Dans la rénovation des bâtiments historiques en bois, le ratio matériaux/salaires est de 1 :10. Vu le coût exorbitant de la main-d'œuvre, il est de la plus haute importance que les travaux réalisés soient utiles et durables. Le chêne doit être utilisé sans son Aubier, le conifère, exclusivement comme bois équarri.

Lorsqu'on se trouve en présence d'insectes ou de champignons dans un bâtiment en bois, il faut retirer non seulement la partie endommagée, mais l'ensemble des éléments concernés et protéger les éléments de remplacement au moyen de sel borique. Les causes des moisissures doivent être complètement éliminées. Pendant les travaux, il

faut également éviter toute exposition même de courte durée, à l'humidité, sous forme de pluie ou de mortier humide par exemple. Le bois trop humide rétrécira en séchant, d'où du jeu dans tous les assemblages. Tous les éléments de remplacement devront avoir une teneur en humidité équilibrée (de 12 à 24 %, selon qu'il conviendra).

Assemblages en bois dans les constructions traditionnelles

Pour restaurer les constructions traditionnelles, il convient de n'utiliser qu'un bois sec du même type que celui du bâtiment en question. Les fissures importantes doivent impérativement être comblées avec du bois, jamais avec un quelconque matériau de remplissage.

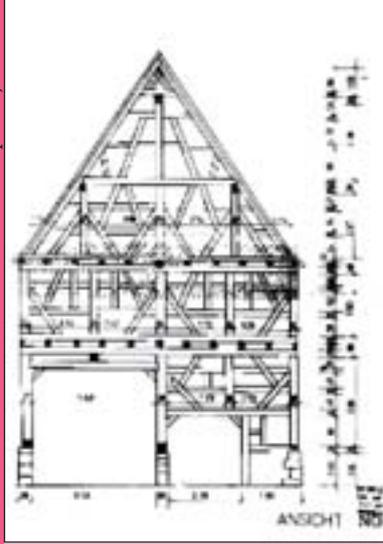
Toutes les pièces d'assemblage en bois doivent être fabriquées selon la méthode traditionnelle, sous forme de joints en bois. Les attaches métalliques sont un facteur supplémentaire de condensation. Il sera nécessaire de présenter les pièces d'assemblage traditionnelles – joints, tenons, biseaux, entures à mi-bois, coches et encoches – et d'assortir les descriptions de schémas explicatifs. La fabrication des joints en bois exige un temps considérable, d'autant qu'on ne dispose pas de machines pour ce faire.

Les mortaises doivent être défaites avec une perceuse. Les fentes profondes doivent être drainées. Le fil tranché doit être étanchéifié au moyen d'enduits modernes. Les surfaces de seuil peuvent être inclinées pour permettre l'évacuation de l'eau. Il est déconseillé de disposer du papier goudronné sous les seuils, ceci entraînant une accumulation de l'humidité.

Protection artificielle du bois

Il faut veiller à harmoniser les diverses étapes du processus de protection chimique du bois. Les produits ou groupes de produits doivent être clairement déterminés, la quantité et les méthodes d'application, précisément indiquées. Pour les charpentes en bois, l'utilisation de dispersions ou enduits conformes à la norme DIN 68800 est autorisée. Avant d'être recouvertes d'un enduit, les surfaces en bois doivent être parfaitement nettoyées :

- la macération posera des problèmes environnementaux avec les solvants. Les matériaux suinteront en raison de la quantité d'eau nécessaire après traitement ;
- le décapage doit être réservé aux petites surfaces, car il prend trop de temps ;
- le brossage ou grattage manuel prend également trop de temps. Quant au ponçage à la machine, il abîmera trop la surface du bois ;

Maison et grange du XVIII^e siècleSchéma de maison et grange du XVIII^e siècle

– la pulvérisation de matériaux abrasifs comme la poudre de verre permettra de décoller les anciennes couches de couleur sans endommager la surface en bois.

Murs

Depuis 400 ans, les bâtiments à charpente sont recouverts de plâtre pour imiter les maisons en pierre ou offrir une meilleure protection contre les incendies. Ainsi la charpente plâtrée peut-elle représenter aussi un élément historique du bâtiment. De précédentes rénovations ont parfois conduit à transformer la charpente par l'ajout de fenêtres et de portes.

Remplissage des murs, superposition et isolation

Argile et pieux sont les éléments de construction ayant reçu l'approbation technique. Les fissures ou pièces endommagées doivent être réparées avec de l'argile et des matériaux de remplissage légers, minéraux ou végétaux. En améliorant l'isolation, il faut veiller à prévenir la condensation centrale et la condensation sur la surface interne des murs.

Isolation intérieure

Tous les matériaux d'isolation et de remplissage doivent être homogènes. Ils doivent permettre le transport de l'humidité vers l'intérieur et l'extérieur par diffusion et capillarité. Laine minérale et pare-vapeur s'opposent au passage de l'humidité, ce qui permettra de recueillir de l'eau. Les couches d'air à l'intérieur du mur produiront le même effet. L'eau recueillie ne séchera pas depuis l'intérieur.

Les matériaux isolants contenant du silicate de calcium offrent une faible résistance à la diffusion de l'humidité ($\mu = 5$).

Ce composant jouit d'une bonne capillarité pour la condensation. L'humidité de la charpente disparaîtra lorsque celle de l'air diminuera. Le silicate de calcium est ignifuge, résistant aux champignons et recyclable. L'Institut für Bauklimatik (Bine-Info 7/00) a testé différents matériaux muraux pouvant convenir à la charpente d'un bâtiment historique. L'isolation par laine minérale produit trop de condensa-

tion. Cette technique ne peut pas être utilisée sans couches pare-vapeur en hiver. Les couches traditionnelles de torchis et silicate de calcium (coefficient $K = 0,7 \text{ W/m}^2\text{K}$) posent de moindres problèmes de condensation du fait de la diffusion capillaire du silicate de calcium. Une maçonnerie en argile léger avec une isolation à base de silicate de calcium est la solution la plus avantageuse en termes de condensation et de coefficient K ($0,6 \text{ W/m}^2\text{K}$).

Plâtrage intérieur

Le plâtre argileux est fort utile pour les constructions en terre glaise. L'enduit à la chaux est plus résistant et doit être appliqué sur des couches spéciales telles que natte de joncs ou grille métallique. La conception des murs intérieurs doit permettre d'offrir une résistance au vent pour éviter la pénétration de l'eau de pluie.

Plâtrage et revêtement extérieur

Les couches d'enduit ne doivent pas recouvrir le bois de la charpente, pour éviter que l'eau de pluie ne s'infilte dans les fissures sans pouvoir s'évaporer. L'enduit doit être étalé uniformément, de manière à éviter l'apparition sur le bois de creux qui sont de véritables « pièges à humidité » dommageables au bois et à l'enduit. Ce dernier doit être appliqué à même le bois ou, si nécessaire, par projection ou pulvérisation. Il convient d'utiliser du mortier hydraulique, et non du ciment. Les couches d'enduit doivent permettre la diffusion, sans être absorbantes pour autant. Il faut utiliser de préférence un revêtement de silicate.

Planches extérieures

Une charpente à pignon exposée à des pluies battantes a besoin d'être abritée. La contrainte dépend du sens du vent, du site et de la topographie. Les protections traditionnelles – bardeaux, ardoises, tuiles, blindages à chevauchement et planches recouvertes offrent une protection efficace contre les pluies battantes. Il convient de les restaurer selon le modèle traditionnel.

Dépôt du dossier et devis

Dans le passé, les travaux de restauration étaient calculés au m^3 de matériau et au mètre courant pour l'assemblage et le mon-

tage de la charpente. Le recours aux pièces d'assemblage traditionnelles en bois exige une description plus précise des diverses opérations manuelles requises. Pour les bâtiments historiques en bois, les temps d'exécution des tâches ont été définis à partir de propositions et projets allemands et suisses (Gerner, 2002). L'importance des coûts de main-d'œuvre exige un suivi précis des chantiers et un strict respect des devis estimatifs, lesquels doivent être vérifiés fréquemment.

Conclusion

Nos bâtiments à charpente en bois dont certains sont vieux de cinq siècles ne pourront être conservés à long terme qu'à la faveur de mesures de réorganisation et de construction qui correspondent aux applications actuelles.

L'inventaire complet des bâtiments ne doit pas relever de la seule conservation muséale.

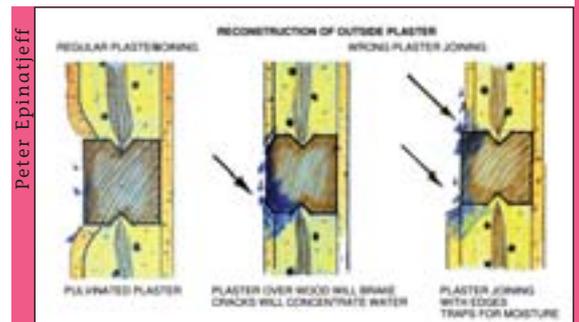
Les mesures de rénovation exigent également d'autres connaissances concernant :

- le site où se trouve le bâtiment ;
- les caractéristiques régionales ;
- les mesures spécifiques – physiques, de statique et de construction – indispensables à la réalisation d'un projet donné.

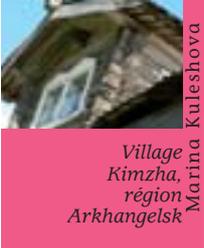
Or, nous manquons de constructeurs et d'artisans compétents. Il faut à présent que les élèves des nouveaux centres de formation en Allemagne et en Italie puissent se familiariser aux techniques traditionnelles et approfondir leur connaissance des matériaux spécifiques. Dans les écoles d'architecture également, il faut commencer à réfléchir à de nouvelles tâches. La préparation détaillée des projets de réorganisation et de modernisation, la prise en compte des coûts dans la planification, la transcription sans délai des résultats de la recherche dans la pratique et la gestion rigoureuse de la main-d'œuvre permettront à l'avenir de réduire les dépenses qu'il nous faut engager pour restaurer notre patrimoine bâti rural.

Peter Epinatjeff

Universität de Hohenheim, Institut d'ingénierie agricole, D-70593 Stuttgart, Allemagne
epi@uni-hohenheim.de



Reconstruction de la façade extérieure



Caractéristiques de l'habitat vernaculaire dans la culture russe

En tant que lieu ordinaire de vie et d'activité de l'homme, l'habitat vernaculaire peut être associé à la maison, à la zone de peuplement et en définitive, à la localité. Là où l'homme imprime la marque de sa culture particulière et de telle ou telle tradition le paysage « apprivoisé » peut être qualifié de culturel. Sous l'angle historique et en termes de patrimoine, ce paysage est porteur de valeurs témoignant des conceptions du monde de divers groupes ethniques et sociaux. On s'accorde généralement à considérer que la forme et les fonctions du paysage participent des relations et interactions avec la nature. Ce qui peut conduire soit à une transformation totale de l'environnement naturel, soit, au contraire, à son entière préservation grâce à de pieux efforts pour le garder intact. Chaque élément du paysage acquiert, dans ce processus, le contexte culturel approprié. Un paysage « apprivoisé », porteur de sens, est toujours culturel. Tout naturellement, l'élément clef d'un tel paysage est la maison, un type d'habitat dont le style et la construction savent s'adapter à l'environnement naturel. La Russie, qui présente sur son immense territoire les conditions naturelles les plus diverses, de la toundra arctique aux steppes arides, offre maints exemples de ces modes d'adaptation.

Dans le nord de la Russie d'Europe, la rudesse du climat, les forêts sans fin, l'immensité des marais, les innombrables lacs, fleuves et rivières ont engendré une architecture en bois, exportée par la suite en Sibérie, puis, encore au-delà, en amont des grands affluents. Ce sont les villages des hautes terres ou des rives escarpées des cours d'eau, avec leurs maisons massives, dont l'intérieur et les dépendances sont rassemblés sous un même toit, de manière à éviter d'inutiles expositions au froid et au vent en hiver. L'architecture vernaculaire russe a toujours intégré des éléments décoratifs – riches sculptures en bois sur les linteaux et le toit (« tours », « ailes », accolades), parfois aussi sur le porche et la cage d'escalier. Dans certaines régions, des peintures viennent agrémenter le « *podzor* » (intérieur de l'avancée du toit), les portes, les volets. Au centre de la zone de peuplement s'élève généralement une église ou une chapelle, toujours à un endroit clé, en un point dominant, soit sur une haute colline, soit au centre d'un amphithéâtre naturel, par exemple à l'embouchure

d'un fleuve. La disposition des maisons tient compte de l'exposition au soleil, de la configuration du terrain, du régime des vents, de l'aménagement de l'espace alentour, l'ensemble de ces facteurs



Marina Kuleshova

Vieille serrure de maison,
région de Chelabinsk

concourant à la beauté et à l'harmonie du village typique de la Russie septentrionale. C'est là, dans ces villages entourés de champs et de prés, s'étirant le long des routes, nichés dans des clairières, délimités par des haies et des buissons, que le paysan passe la quasi-totalité de sa vie, la famille tirant ses revenus des travaux agricoles et d'activités annexes. C'est dans les régions où la pêche et la chasse de mammifères marins offrent d'importants compléments de revenus que va naître la culture des Pomors, peuplade russe, attachée aux côtes septentrionales et perpétuant la tradition de la navigation en mer. Les Pomors quittaient leur plaisant village niché dans la forêt pour descendre des mois durant les fleuves du nord ; ils construisaient sur leur chemin vers les régions côtières où ils allaient pêcher et chasser, les cabanes adaptées à leurs besoins, « marquant » ainsi le paysage d'éléments culturels spécifiques.

En Russie méridionale, les rythmes, couleurs et formes de l'habitat sont tout à fait autres. Dans les steppes ou à la lisière des forêts et des steppes, les espaces s'étirent et les habitations se cachent dans l'ombre des jardins. Ici, ce ne sont pas les forêts, mais les champs qui s'étendent à perte de vue. Les forêts se trouvent à proximité des vallées fluviales ou dans les régions qui ne se prêtent pas à l'agriculture. De multiples bois et haies protè-

gent les champs et découpent les terres arables en parcelles au tracé régulier et géométrique. Les populations s'établissent sur les flancs des vallées et dans les bassins d'érosion. Les maisons sont faites de bois, de pierre et d'argile. Les cours intègrent de multiples dépendances, formant un « ensemble » particulier avec la maison principale, souvent couverte d'un toit en argile et de plâtre blanc sur les murs. Les cours sont dotées de fours supplémentaires permettant de cuisiner dehors en été. Les couleurs dominantes sont le blanc et le bleu clair. Les rues sont d'ordinaire assez larges et bordées d'arbres des deux côtés ; les villages sont, le plus souvent, dûment structurés.

Les habitants du sud de la Russie aiment aussi décorer les maisons – linteaux sculptés, volets peints, cheminées et gouttières ouvrees, arêtes de toit ornées – et ces éléments sont tous présents aussi bien sur les édifices publics que sur les maisons d'habitation. Dans la formation d'une zone de peuplement, l'église a toujours été l'élément déterminant de la structuration du lieu, entourée de la place où se déroulent la vie publique et l'activité commerciale. La modification des frontières méridionales de la Russie au fil de l'histoire a fait de cette région une zone de contacts, qui n'ont pas toujours été amicaux envers les voisins,



loin s'en faut ! Le groupe de population constitué par les Cosaques – qui a émigré par la suite dans les monts Oural et au-delà – a amplifié la mobilisation pour la défense de l'identité culturelle et des modes d'acculturation du paysage. Dans le sud et dans certaines régions du centre de la Russie, les cours fermées par de hauts portails aveugles en vertu du principe « ma maison est ma citadelle » sont encore très répandues, alors que dans le nord du pays, l'absence de clôture est plus fréquente.

Le centre de la Russie a aussi ses habitats spécifiques. Les populations s'établissent de préférence sur les hauteurs des rives – non inondables – des cours d'eau et des lacs. C'est ici la région des forêts, mais les champs et les prairies couvrent également de vastes territoires, transformant le paysage en une gigantesque mosaïque d'écosystèmes. Plantations d'arbre et cultures clôturées sont caractéristiques de cette région. Aux siècles précédents, la noblesse y possédait de grands domaines avec parcs et dépendances dont certains, transformés par la suite en musées littéraires sont, à ce jour, bien préservés. Une majorité de poètes et écrivains russes en effet, sont nés, ou ont vécu dans de vastes domaines qu'ils ont eu à cœur de décrire dans leurs œuvres. Dans l'habitat rural traditionnel,



Marina Kuleshova

Village Konyevo dans la région Arkhangelsk

Marina Kuleshova



Maison privée à Kyshtym, région Chelyabinsk

la maison est généralement en pierre ou en bois. Contrairement à la maison traditionnelle du nord, elle est peinte et, en règle générale, les dépendances sont soit dispersées, soit regroupées sous un toit léger. En termes de décoration, les linteaux sculptés sont réputés pour leur élégance. La façade est habituellement ornée d'une « palissadnik », un parterre-clôturé de plantes cultivées et sauvages. Autre caractéristique, la présence, à proximité des villages, de forêts pastorales. Ce sont d'ordinaire des boulaies, puisque les Russes cultivent et chérissent le bouleau. Dans le centre de la Russie, les palissades sont basses et permettent de voir ce qui se passe à l'extérieur. Elles ne délimitent ni ne protègent le territoire, mais le marquent symboliquement.

Le XXI^e siècle voit apparaître un nouveau type d'habitat vernaculaire, typique de la nouvelle strate – relativement marginale – de la population, les « nouveaux Russes ». Cottages éclectiques à trois étages occultés par de hautes et massives palissades, prédominance de constructions en béton et de revêtements en asphalte, ruelles étroites écrasées par la hauteur des palissades, tels sont les traits caractéristiques de cet habitat émergent. Il tend à envahir le voisinage des localités les plus attrayantes, en particulier celles dotées d'infrastructures vitales, et entoure la ville d'un nouveau paysage de « cottages ».

La valeur de l'habitat vernaculaire traditionnel réside dans le choix des formes d'adaptation les plus appropriées pour la cohabitation humaine et l'activité économique dans des conditions naturelles et

un contexte social donnés, à un moment particulier de l'histoire. Lors de changements civilisationnels marqués, le processus d'adaptation peut échouer, entraînant la perte irrémédiable de nombreux éléments de l'habitat vernaculaire. Par conséquent, l'élaboration de méthodes et d'outils pour définir, évaluer et préserver ces éléments est de la plus haute importance.

Signalons à ce propos que l'Institut russe de recherche pour la préservation du patrimoine culturel et naturel a engagé l'adaptation du Guide européen d'observation du patrimoine rural qu'a élaboré la Conférence européenne des ministres responsable de l'aménagement du territoire (CEMAT), Conseil de l'Europe¹. Cet exercice pourrait constituer une étape importante dans la sauvegarde et la valorisation du patrimoine.

**Marina Kuleshova,
Tamara Semenova**

2, Rue Kosmonavtov
Institut russe de recherche pour la
préservation du patrimoine culturel et naturel
RU - 129366 Moscou,
Fédération de Russie
tams@online.ru

¹ www.coe.int/CEMAT

Agriculture, terre et identité populaire en



Stella Agostini

« Sassi », Matera, Italie

Les agriculteurs ont été les premiers à savoir transformer un lieu à leur avantage et c'est depuis toujours à l'agriculture, et à son mode d'organisation, que l'on doit la mise en place des éléments qui caractérisent et définissent un lieu. Les liens entre l'agriculture, les hommes et la terre façonnent le paysage en fonction de facteurs locaux, tels que le climat, la présence de matériaux de construction et d'infrastructures, le volume de la production agricole, l'organisation socioéconomique, les modes de construction traditionnels, les connaissances techniques, le savoir-faire et l'artisanat local.

Ces facteurs concourent à l'organisation des bâtiments agricoles et contribuent à façonner diversement, partout dans le monde, les paysages ruraux. Chaque région, aussi petite soit-elle, a son type de fermes. Il suffit souvent de les regarder attentivement pour comprendre les systèmes agricoles. En Italie, où les surfaces agricoles couvrent la moitié du territoire, ces systèmes se reconnaissent encore aisément de nos jours. La différenciation historique des modèles agricoles le long d'un axe nord-sud a permis la constitution au fil des siècles d'un patrimoine riche et varié.

Les paysages verts des montagnes

Dans les régions montagneuses, la terre est stérile, impropre à la culture. L'une des activités traditionnelles est l'élevage

ovin, c'est pourquoi les herbages sont omniprésents, tandis que les surfaces ensemencées sont limitées et reculent au fur et à mesure que se développent les zones de peuplement. Afin d'utiliser le moins possible de terrain productif et par solidarité, compte tenu de l'état du milieu, les agglomérations rurales sont le plus souvent concentrées dans les vallées et éparpillées sur les flancs ensoleillés des montagnes. Caractérisé par sa structure unitaire, l'habitat de montagne réunit la maison d'habitation et les bâtiments agricoles sous un même toit. Le lieu de vie n'est séparé du lieu de travail que dans les régions plus développées au plan socioéconomique.

La pratique de l'estivage, qui consiste à faire séjourner les bêtes à des altitudes de plus en plus élevées au fur et à mesure que la chaleur augmente, a été à l'origine des « alpages » qui se composent des pacages proprement dits et d'un ensemble de constructions d'appui.

Celles-ci sont nécessaires en raison des distances importantes à couvrir et des difficultés propres à la transhumance. Elles sont habituellement disséminées et comprennent une grange et une étable. Des regroupements s'opèrent parfois pour s'entraider le temps de l'estivage. Les constructions typiques des Alpes, stations semi-permanentes situées à différentes altitudes, peuvent être tantôt en pierre, tantôt entièrement en bois, selon les matériaux disponibles.

Lorsqu'on s'approche des Apennins, le paysage se compose de fermes d'exploitation mixte dans les zones de montagne, de châtaigneraies, de prairies et de pâturages. Les fermes sont dispersées ou regroupées dans des villages comptant de 300 à 1000 habitants.

Les paysages bleus des plaines

Dans les plaines du nord de l'Italie, le facteur déterminant est l'eau. Sa présence détermine en effet les modes et types de cultures et l'évolution du peuplement et de l'habitat rural dans la vallée du Pô. Dans les plaines sèches et sur les contreforts, la terre se prête parfaitement à la culture des céréales. Les exploitations sont regroupées sur les hauteurs. Presque toujours polyvalentes, elles s'organisent autour d'une petite cour, et se caractérisent par de multiples espaces réservés pour chaque agriculteur, des balcons en bois et un hangar.

La vallée du Pô, bien arrosée, concentre au sud de Milan la culture du fourrage, du riz et des céréales, l'élevage et les cultures mixtes. La topographie des lieux a été façonnée par les crues, (buttes, bassins et dépressions), les dépôts de galets et de sable et préservée au fil des siècles. Il s'est créé ainsi un paysage de bois et marécages, que les paysans ont patiemment convertis en champs fertiles. La mise en place d'un savant réseau de rigoles et de canaux d'irrigation, nécessaires à l'extension des terres cultivées, s'est accompagnée de la construction de moulins à eau et de fermes à « cour fermée » typiques de la vallée du Pô : alignement de bâtiments de faible hauteur, mécanisés, encadrant une cour, espace ouvert utilisé à l'origine pour le gerbage et le battage des céréales.

Dans leurs structures, bon nombre de ces fermes portent la marque du XIII^e siècle. La prépondérance des briques et tuiles en argile tient à l'abondante présence de cette roche dans le sol des plaines alentour.

Ce modèle d'exploitation évolue en fonction des conditions socioéconomiques. Les territoires autrefois sous influence milanaise ou vénitienne se caractérisent par la présence de quelques grands domaines agricoles, alors que dans les environs de Mantoue et de Reggio d'Emilie, les fiefs (« corti ») appartenaient à des nobles de rang moins élevé, dont les domaines étaient par conséquent plus modestes.

Italie

Dans les plaines de Vénétie, les bâtiments ruraux ne présentent pas de caractéristiques notables, sauf dans le sud de la province de Padoue dont la maison typique est la « *casone* », reconnaissable à son toit bas et pointu. Ce modèle d'habitat rural très simple date de la première moitié du XV^e siècle, lorsque l'assèchement de vastes étendues marécageuses nécessita un important afflux de main-d'œuvre. Il fut alors créé un fonds pour aider les nouveaux venus à bâtir leur maison et les inciter ainsi à rester sur place.

Les paysages sous l'influence citadine des métairies

Dans le centre de l'Italie, la pratique de l'agriculture et de l'élevage extensif s'est inscrite des années durant dans le cadre de grands domaines. Il s'agissait principalement d'exploitations familiales, mais le métayage était également très répandu. Le système reposait sur une polyculture associant cultures herbagères, arboriculture et élevage. Le villageois possédait la terre et les murs de sa maison, et les fermes ressemblaient aux habitations urbaines selon le bon vouloir de leur propriétaire.

L'habitation typique des métayers est l'« *italico* ». C'est une haute bâtisse de forme rectangulaire surmontée d'un toit en bâtière ; soit la partie habitée se trouve directement au-dessus des dépendances (accessible par un escalier extérieur) soit elle en est séparée.

Les paysages fortifiés du Sud

Au sud de l'Italie centrale, les domaines agricoles ont longtemps occupé une place prépondérante dans le paysage. Le système reposait sur une hiérarchie rigoureuse : le propriétaire, le régisseur, le fermier, les ouvriers agricoles. Ce type d'exploitation agricole (« *masseria* ») était conçu de manière à être indépendant et autosuffisant. La structure rappelle celle des « *corti* » du Nord. Elle peut être simple ou complexe selon le nombre de bâtiments qui la composent. Plus on descend vers le Sud, plus les bâtiments de ferme revêtent une apparence urbaine.

Souvent, le regroupement des habitations tient à des raisons historiques : agrandissement des domaines, mesure de défense, absence d'eau potable, éloignement du marché, etc. D'où la complexité des formes de la « *masseria* » qui ressemble parfois à un château ou à une

fortification, en fonction des conditions climatiques et des matériaux présents dans la région, en particulier, le tuf (roche volcanique).

A Matera, en Basilicate, on en trouve quelques exemples, dont les « *sassi* », des habitations troglodytes creusées dans les flancs de la montagne, qui forment un ensemble complexe avec les églises rupestres, les réservoirs d'eau situés le long des pâtures et les *masserie* fortifiées. Aux XIX^e et XX^e siècles, les « *sassi* » étaient essentiellement habités par des personnes extrêmement pauvres, qui y vivaient dans des conditions d'hygiène déplorable.

Les paysages monochromes de la mobilité

Longtemps en ruines, les « *sassi* » ont été inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO et restaurées en tant que centre culturel et touristique.

Cela étant, les principaux types de fermes restent les mêmes aujourd'hui. Tant qu'elles existeront, ces fermes témoignent de la grande diversité régionale des modes d'exploitation, des types d'habitation, des méthodes de million et demi de fermes à l'abandon, rejoignant ainsi une tendance qui s'observe également au-delà des frontières du pays et de l'Europe.

La campagne couvre 85 % du continent européen. On considère dorénavant la riche diversité des paysages ruraux comme la valeur fondamentale de ce patrimoine, chaque fois que la structure des nouveaux bâtiments agricoles est manifestement inspirée des modèles industriels.

Alors qu'autrefois, les matériaux et la main-d'œuvre étaient d'origine locale, exclusivement, et leur utilisation définie par la tradition, aujourd'hui, les nouvelles technologies et techniques de construction ont introduit des éléments et des styles totalement étrangers au milieu local. Dans les fermes actuelles, les bâtiments agricoles traditionnels – étables, écuries, granges, dépendances et remises – ont été remplacés par des préfabriqués en béton armé indépendamment de leur fonction et sans prise en compte de l'environnement. Souvent d'anciennes résidences seigneuriales sont, elles aussi, délaissées pour de prétentieuses villas contemporaines importées de la ville qui ne manquent pas de détonner dans la campagne. Ces nouvelles constructions

sont la résultante d'une architecture internationale née de l'industrialisation, qui ignore les frontières autant que la couleur locale.

L'arrivée de nouveaux pays dans l'Union européenne et la mondialisation du marché des produits agricoles et alimentaires portent en eux le risque d'une mondialisation de l'identité des peuples, gommant le patrimoine culturel et les identités distinctes des pays et de leurs populations. La diversité culturelle mondiale s'en ressentirait profondément. Les bâtiments ruraux constituent indéniablement des témoignages immédiats de l'activité humaine. Les laisser tomber en ruines, c'est perdre à tout jamais des pans entiers de notre passé.

Un patrimoine durable

Les liens entre champs cultivés et bâtiments de ferme sont d'importants marqueurs de la spécificité locale et concourent ainsi à la formation du sentiment identitaire des communautés locales. Leur transformation et la vitesse d'évolution des techniques agricoles en général posent de véritables défis à l'Europe et au reste du monde.

Ce n'est pas en recréant le décor du passé, incompatible avec les exigences de production d'aujourd'hui, que l'on remédiera à la perte d'identité des sites qu'engendre la mondialisation. Une « agriculture durable » s'accompagne nécessairement de possibilités de développement. Par agriculture durable, il faut entendre ici, une agriculture soucieuse de préserver l'identité du terroir tout en assurant un avenir au secteur, et résolue à améliorer la qualité de vie et les conditions de travail des agriculteurs, pour les aligner sur les évolutions sociales actuelles.



Prairie de l'Italie du Nord

Stella Agostini

Garantir la durabilité exige dès lors de commencer par cerner les liens entre l'agriculture, les hommes et la terre qui font l'identité du lieu et forment la base du « patrimoine rural vernaculaire ». Jusqu'à présent, la communauté internationale s'est intéressée essentiellement au « patrimoine vernaculaire » en tant que mode de construction partagé par la communauté pour apporter des réponses efficaces aux contraintes fonctionnelles, sociales et environnementales (Charte du patrimoine bâti vernaculaire adoptée en octobre 1999). Ajouter « rural » à la définition, c'est enrichir le concept pour reconnaître les influences de l'agriculture sur l'identité d'un

lieu. Le paysage, le milieu, la terre et les hommes forment un tout. Examiner le patrimoine rural vernaculaire, c'est examiner ce tout : comprendre les relations, apprécier l'authenticité des sites et habitats agricoles sous tous les angles et réfléchir au moyen de la préserver. C'est aussi élaborer des directives et des politiques foncières visant à promouvoir le développement d'un nouveau patrimoine rural vernaculaire, à même de conserver le « génie du lieu » dans l'aménagement futur de l'espace rural. Tels sont les objectifs des travaux sur le patrimoine rural vernaculaire que mène l'Institut d'ingénierie agricole de l'Université de Milan au sein du Réseau

Forum UNESCO – université et patrimoine. C'est une question qui exige une attention immédiate, compte tenu du vif intérêt qu'elle suscite auprès du grand public, comme en témoigne la ratification de la Convention européenne du paysage.

Stella Agostini

*Institut d'ingénierie agricole
Université d'études de Milan (I)
Via Celoria 2
20133 Milano,
Italie
stella.agostini@unimi.it*

Le Projet de coopération transnationale du Réseau des paysages fermiers des îles européennes

Les îles sont les grandes oubliées de la politique européenne du paysage. Elle a pourtant de profondes répercussions sur leurs communautés rurales, leur environnement et leur biodiversité. Le réseau des paysages fermiers des îles européennes créé en 2005 établit un partenariat entre des îles qui s'emploient ensemble à appeler l'attention sur les problèmes qui les préoccupent, en examinant les incidences des investissements agricoles de l'UE sur la biodiversité et les paysages insulaires. Les activités du réseau consistent principalement à promouvoir les composantes de ces paysages, comme l'architecture des fermes locales et le bâti rural, notam-

ment les murs traditionnels, et souvent uniques, faits de pierre et de tourbe, les enclos et abris à bétail, ou encore les vestiges historiques et archéologiques. Les loisirs à la ferme et les gîtes ruraux tendent à constituer une importante source de revenus pour les agriculteurs et s'avèrent extrêmement utiles pour promouvoir le rapport entre les paysages et la faune et la flore sauvages – par exemple à travers la restauration ou la conversion de bâtiments de fermes inusités. Le tourisme joue un rôle économique clef dans la plupart des îles du réseau. Sa contribution pourrait être des plus précieuses pour la sauvegarde des fermes vernaculaires dans l'avenir.

Le projet est coordonné par le Hampshire and Isle of Wight Wildlife Trust et cofinancé par Leader, l'une des quatre initiatives financées par les fonds structurels de l'UE, conçue pour aider les acteurs du monde rural à prendre la mesure des possibilités offertes à longue échéance par leurs régions respectives.

Graham Drucker

*EIFL Coordinateur de projet, Hampshire
and Isle of Wight Wildlife Trust, Forest
Office, Parkhurst Forest, Newport,
Isle of Wight, PO30 5UL,
United Kingdom
drucker@bopenworld.com.
www.islandfarming.net*



Graham Drucker

Ferme de l'Île de Wight, Royaume-Uni

Influences vernaculaires européennes en Argentine

Des influences de la période coloniale aux apports des migrations massives de la période républicaine, l'influence vernaculaire européenne s'est fait sentir à différents moments historiques. A chaque fois, cependant, les contributions européennes sont venues s'ajouter aux traditions locales, générant de nouvelles expressions.

Le colonialisme espagnol en Amérique s'étend sur une période allant de la fin du XV^e siècle au début du XIX^e siècle. Au-delà du processus d'acculturation subi par les populations indigènes, de nombreuses traditions vernaculaires hispaniques, avec leur composante arabe, se superposèrent aux expériences locales. La plus grande partie de l'architecture coloniale illustre ce processus d'adaptation des traditions européennes à un nouveau territoire. Les missionnaires qui furent à l'œuvre en Amérique jouèrent aussi un rôle très important à cet égard. La plupart d'entre eux apportèrent le savoir-faire architectural de leur région d'origine et appliquèrent ces connaissances à la construction d'églises et de maisons dans les nouvelles villes qui furent fondées.

Entre 1870 et 1920, le gouvernement argentin tenta de donner une image européenne au pays en cherchant à oublier les traditions locales. Une immigration européenne massive fut favorisée dans le cadre de ce processus. Jusqu'en 1910, plus de deux millions d'immigrants entrèrent dans le pays. Ils venaient pour la plupart d'Italie ou d'Espagne, mais aussi d'autres pays d'Europe. Ils amenèrent avec eux non seulement leurs illusions d'une nouvelle vie, mais aussi la culture de leur pays, leur langue et leur architecture. Perpétuer ces traditions équivalait à maintenir les valeurs de leur lieu d'origine. Beaucoup de ces communautés d'immigrés étaient déterminées à préserver ces valeurs tandis que d'autres intégraient les spécificités locales, générant de nouvelles réponses spécifiques.

La plupart des groupes d'immigrés cherchaient à maintenir les structures productives de leur lieu d'origine. Dans certains cas, ils y étaient aidés par la similitude des nouvelles terres. Ils contribuèrent aussi à l'architecture liée à leur activité productive. Certains grou-

Jorge Tomasi



Maison à La Boca, Buenos Aires

pes du centre de l'Europe reproduisirent leurs habitudes constructives fondées sur l'utilisation du bois, créant ainsi de nouvelles traditions vernaculaires. La plupart des nouveaux résidents choisirent le milieu urbain, où ils contribuèrent par leurs traditions et leurs valeurs à créer de nouveaux langages dans l'architecture populaire, en intégrant les nouveaux matériaux industriels qui arrivaient également dans les ports.

Toutes ces interactions firent apparaître de nouvelles traditions vernaculaires. Les influences européennes, unies aux valeurs locales, apportèrent de nouvelles réponses originales aux besoins qui se faisaient jour.

Jorge Tomasi

Architecte

Conseil national de recherches scientifiques et techniques (CONICET)

Université de Buenos Aires

Argentine

gorgetomasi@hotmail.com

Paysage rural dans le Sud-Est du Brésil : la région métropolitaine de Campinas



Valdir Zwetsch

Vieux train roulant aujourd'hui pour les touristes,
musée Carlos Gomes, Brésil

La région métropolitaine de Campinas est aujourd'hui l'une des plus importantes de la scène nationale du point de vue de son insertion dans la dynamique économique actuelle. Composée de dix-neuf villes, elle compte 2,3 millions d'habitants et génère environ 10 % du produit intérieur brut de l'Etat de São Paulo. Reliée par un complexe réseau autoroutier à la métropole de São Paulo et à d'autres pôles développés du sud-est du pays, c'est une zone extrêmement industrialisée qui occupe une situation stratégique dans le réseau urbain de l'Etat. Elle se distingue d'autres régions de l'Etat de São Paulo à la fois par la diversité de son parc industriel et par l'intense activité agro-industrielle (production de sucre, d'alcool et d'agrumes, notamment) des zones environnantes. Avec son million d'habitants, Campinas est la principale agglomération de la région métropolitaine et un pôle d'attraction majeur qui rayonne sur les villes voisines.

C'est dans cette municipalité que l'on peut trouver les vestiges d'un patrimoine rural vraiment remarquable, aujourd'hui protégé par une loi de l'Etat en vertu de son classement en Zone de protection environnementale. Située dans le secteur nord-est de Campinas, cette zone recouvre deux petits districts : Souza et Joaquim Egídio¹.

Cette région fut au XVIII^e siècle l'une des principales voies de pénétration de l'intérieur du Brésil par les *bandeirantes*. Occupée dans un premier temps par de grandes exploitations de canne à sucre, elle devint par la suite le royaume des plantations de café. Avec l'arrivée du chemin de fer au XIX^e siècle, deux lignes furent

construites pour faciliter l'écoulement de la production. Une seule (qui traverse la Zone de protection environnementale en direction nord-ouest) est encore en service de nos jours, à des fins touristiques. Du point de vue du processus historique d'occupation territoriale, il faut citer la forte présence de l'immigration italienne durant l'âge d'or du café, dont l'influence sur les traditions sociales et religieuses est encore visible aujourd'hui. Le passé colonial de cette région se dénote dans ses innombrables bâtiments de ferme encore bien préservés. Ils constituent un patrimoine architectural rural unique² et un témoignage de la production agricole qui propulsa Campinas sur la scène nationale.

A ce patrimoine architectural rural composé des fermes d'autrefois et des gares, des ponts et des voies de l'ancienne ligne de chemin de fer s'ajoute celui des centres urbains des districts de Souza et Joaquim Egídio. Malgré l'extension du périmètre urbain et le morcellement du territoire en d'innombrables copropriétés érigées par des populations à hauts revenus à partir des années 1970, les noyaux originaux abritent encore des constructions du XIX^e siècle dont certaines ont été restaurées et placées sous la tutelle de l'Etat.

Il convient de rappeler l'importance de cette Zone de protection environnementale. Son riche bassin hydrographique, en particulier, est essentiel pour l'approvi-

sionnement en eau de la région métropolitaine. Elle offre de surcroît un remarquable couvert végétal qui a subsisté en raison des caractéristiques de l'utilisation des terres rurales. La forêt atlantique primitive a été presque totalement anéantie par le développement et l'urbanisation de la métropole de Campinas. Dans ce contexte, on ne saurait donc trop insister sur l'intérêt considérable de ce secteur³. Tous les aspects de la Zone de protection environnementale évoqués plus haut sont représentatifs du patrimoine naturel, historique et culturel et sont fondamentaux pour le maintien d'une bonne qualité de vie dans la région métropolitaine de Campinas.

**Maria Helena
Ferreira Machado**

Professeur

Faculté d'architecture et d'urbanisme

Pontificia Universidade Católica

de Campinas,

Brésil

lenafm@uol.com.br

¹ La Zone de protection environnementale couvre 223 km² (27 % de l'ensemble du territoire communal de Campinas) et compte 29 000 habitants, répartis sur les deux districts.

² La première documentation sur les bâtiments de ferme datant de la période coloniale de Campinas a été produite par la professeure Area Pereira da Silva en 1996. La plus grande partie de ces bâtiments se trouvent dans la Zone de protection environnementale de Souza et Joaquim Egídio.

³ Il ne reste guère que 2,5 % de la végétation originelle dans la ville de Campinas, dont 60 % dans cette zone de protection.



Valdir Zwetsch

Maisons de fermes coloniales de Souza et Joaquim Egídio, Campinas, Brésil



Rue Contumaza

Un exemple d'architecture vernaculaire au Pérou : l'architecture européenne de Lima aux XIX^e et XX^e siècles

La transformation de Lima débuta au XIX^e siècle à la suite des deux révolutions européennes, « l'industrielle et la scientifique », qui modifièrent complètement les modes de vie.

La rénovation de la ville comporta la réalisation de travaux publics (éclairage public, tramway, nouvelles avenues en béton et en asphalte, eau potable et assainissement) et l'utilisation de « matériaux nobles » comme le ciment, le béton armé et le fer forgé dans les nouveaux bâtiments publics et privés. Cette période vit aussi la création de nouvelles institutions qui investirent dans la modernisation de la ville.

Les matériaux traditionnels continuaient à entrer dans la construction des maisons de la classe moyenne : pierres pour les fondations, briques pour les soubassements, briques de boue et clayonnage enduit de torchis (murs faits

de cannes et de boue), cannes broyées, bois et plâtre pour les décors des façades. Du plâtre était aussi utilisé pour les murs intérieurs et extérieurs. Seul du fer préfabriqué était importé d'Europe, principalement de France, pour la réalisation des balcons, rampes d'escalier, grilles des portes et fenêtres. C'est le cas des maisons des rues Contumazá, Lino Cornejo et Pachitea. Ces rues font partie du paysage monumental urbain du centre-ville historique de Lima.

Ces immeubles de deux ou trois étages ont des façades décorées. On observe une prédominance des allèges au premier étage tandis qu'au deuxième apparaissent colonnes, pilastres, sculptures, moulures (fleurs et cariatides), balcons, colonnades et entablures. Le tout est surmonté de corniches ou frontons. L'intérieur des bâtiments a été entièrement transformé. De vastes halls ont remplacé les vestibules et les patios

ont fait place à des halls couverts de verrières.

Plusieurs styles peuvent être identifiés, dont l'Art Nouveau (1910-1915) et le style Floral italien (1916-1919). A compter de 1920, la loi imposa de construire tous les bâtiments dans le nouveau style colonial. Certains éléments des façades révèlent l'influence du style palazzo italien (1924-1928).

L'architecture européenne influença l'architecture locale, donnant naissance à « l'architecture vernaculaire » aujourd'hui étudiée par l'Institut national de la Culture.

Fanny Montesinos Sandoval

*Master en archéologie
Restauration de monuments
Pérou
fannymontesa@yahoo.com*

Façade
de la maison
de Balai
ni Tana Dicang,
Philippines,
XVIII^e siècle

Arquitectura Mestiza dans les Philippines espagnoles de l'époque coloniale

L'arrivée de l'expédition de Miguel López de Legazpi en 1571 signifia la naissance d'une Manille espagnole sur les rives du Pasig. Les conquérants entreprirent d'ériger fortifications et églises et commencèrent à construire des habitations dans le style typique de la région Pacifique-Asie du Sud-Est : une maison sur pilotis réalisée entièrement en bois, bambou et chaume, matériaux très abondants dans ces régions. Mais au vu des risques d'incendie inhérents à ce type de constructions, il fut décidé, en vertu d'une ordonnance de 1573 du roi Philippe II, d'en revoir la structure en remplaçant les composants par des matériaux ignifuges et en modifiant totalement les normes de construction. Vers le milieu des années 1580, à la suite de la découverte de dépôts de tuf volcanique (connu localement sous le nom d'*adobe*) à San Pedro de Makati, au nord de la ville, le père jésuite et ingénieur Antonio Sedenó forma des maîtres d'œuvre philippins à l'exploitation de la carrière et à la taille de la pierre. Encouragés dans leurs efforts par Domingo Salazar, le premier évêque de Manille, ils se lancèrent dans la construction du quartier fortifié d'Intramuros, cœur de Manille, jadis considéré comme « l'Europe de l'Asie ».

Manille fut construite sur le plan typique des colonies du Nouveau Monde : la trame en damier des rues est organisée autour d'une grande place centrale, la *plaza mayor*, présidée par la cathédrale et le presbytère attenant, ou *convento*. De part et d'autre s'alignent le palais du gouverneur général, le tribunal, l'hôtel

de ville et les autres bâtiments institutionnels et civils d'importance. Ces édifices furent en outre bâtis selon de nouvelles méthodes architecturales qui se répandirent jusque dans les demeures des *ilustrados*, ou « citoyens éclairés », les représentants de l'élite locale qui s'étaient enrichis et avaient reçu une éducation en Europe.

Une nouvelle architecture était née, dite *arquitectura mestiza* (« architecture métisse ») en raison de l'emploi simultané de la pierre et du bois. La population locale qualifiait ces constructions de *bahay ng kastila* (maison de Castille) ou *bahay na bato at kahoy* (maison de pierre et de bois). Des similitudes avec l'architecture vernaculaire du nord de la péninsule Ibérique peuvent d'ailleurs être notées, notamment dans le pragmatisme de la conception. Comme le *caserio* basque ou le *pazo* de Galice, ces maisons se caractérisent par l'emploi de la pierre au rez-de-chaussée et du bois à l'étage. Le rez-de-chaussée n'était pas utilisé à des fins d'habitation, mais servait au stockage ou au bétail, tandis que l'étage était le principal lieu de vie. Par comparaison, ces espaces étaient utilisés aux mêmes fins dans la modeste *bahay kubo* traditionnelle, simple case de bambou et de paille. Le plus remarquable dans la *bahay na bato at kahoy* est que la structure de base reproduit exactement celle des constructions philippines traditionnelles : il s'agit toujours d'une maison sur pilotis, mais désormais les piliers de bois du niveau inférieur sont entourés d'un mur de pierres, le tout étant surmonté d'un étage à pans de bois.

Cette architecture métisse, fortement influencée par l'Europe, devint la vitrine des modes de vie européens du XVII^e siècle au début du XX^e siècle. Elle se développa non seulement à Manille, mais aussi dans toutes les îles. Le *zaguán*, au rez-de-chaussée, était pavé de *pedra china* (granite) ou de *baldosas* (carreaux) décorées. L'ensemble était entouré de murs d'*adobe* (tuf volcanique) ou de *ladrillo* (briques d'argile cuite) d'au moins un mètre d'épaisseur. La maçonnerie était liée par de l'*argamasa*, un mortier de chaux et d'eau complété par des coquillages écrasés, des coraux ou même de la mélasse et des blancs d'œuf. Ces ingrédients étaient censés rendre la structure plus solide et résistante. Les piliers, ou *haligue*, dégagés et indépendants des murs, étaient taillés dans un bois très

dur qui pousse dans ces îles. Les murs du niveau inférieur étaient ponctués de grandes baies cintrées et de portes souvent dotées de belles grilles en fer forgé (*plateria*) ; pour les vitrages des fenêtres à châssis en bois, on utilisait des carreaux translucides en *capiz* (coquillage) en lieu et place du verre vénitien importé, plus onéreux.

On accédait à l'étage par un élégant escalier de bois sculpté, l'*escalera*. Lieu de la résidence principale, c'était l'endroit le plus sophistiqué de la maison où étaient déployées toutes les fioritures de la vie européenne. Les pans de bois de cet étage supérieur, ornés de bas-reliefs, pouvaient s'ouvrir sur quatre-vingt-dix pour cent de l'espace mural, garantissant ainsi la ventilation dans ce climat tropical chaud et humide. Toute l'enceinte était composée de fenêtres centrales coulissantes (*ventanas*) sur châssis de bois, avec des vitres en *capiz*, couplées à des persiennes (*persianas*) que l'on pouvait ouvrir ou fermer à volonté (pour protéger la fenêtre du soleil tout en permettant à l'air de passer). Sous ces fenêtres se trouvaient des *ventanillas* ou *barandillas* (petites fenêtres à balustrades) et, au-dessus, des *callados* (réseau de fenêtres ajourées), de manière à favoriser au maximum le passage de l'air dans la maison. L'ensemble de la structure était coiffé d'un toit de *tejas* (tuiles d'argile cuite) de style espagnol. Tous ces détails garantissaient le confort des habitants tout au long de l'année.

La création de ce type d'architecture met en évidence une volonté délibérée d'absorber les techniques européennes. Le résultat fut cependant une fusion est-ouest de styles, fruit de l'apport de la culture locale, des autres influences étrangères et du climat tropical, qui donna naissance à une véritable architecture philippine, sans pareil au monde.

Malheureusement, très peu des maisons ancestrales existant encore à Manille sont bien entretenues.

Vincent Pinpin

Architecte

16 D Muñoz Avenue, Carmel

5 Subd. T.Sora

Uezon City 1116,

Philippines

vbparch@yahoo.com



Adrian V. Lizares

Salle de Balai ni Tana Dicang (Clan Lizares)

UNESCO – L'architecture rurale vernaculaire : un patrimoine méconnu et vulnérable

Le patrimoine rural vernaculaire est, par définition, humble et populaire. Ceci peut expliquer pourquoi il est si peu représenté sur la Liste du patrimoine mondial. En effet, il ne possède pas de caractéristiques spectaculaires ou monumentales et son bâti n'est pas signé par les grands noms de l'architecture universelle, mais par des personnes ordinaires et anonymes.

Pourtant, la simplicité des matériaux employés pour la construction du patrimoine rural vernaculaire, ses structures, ses fonctions, ne doivent pas faire oublier les inestimables trésors d'ingéniosité déployés dans l'invention de systèmes et procédés permettant de répondre aux contraintes climatiques, topographiques et économiques. De même, son intégration dans le paysage est inégalée si on le compare aux résultats obtenus par bien des architectes contemporains.

De surcroît, ce patrimoine vivant est aussi fragile que vulnérable. En Europe et en Amérique du nord, un changement irréversible s'est produit consécutivement à la révolution industrielle et à l'exode rural. Ce changement continue et s'accélère du fait de l'acquisition de ces biens par de nombreux urbains aisés en quête de nature.

Ce changement de fonction génère de profondes modifications du paysage dues à la disparition du lien intime et profond entre le bâti et l'agriculture, qui en justifiait l'existence. La *gentrification* progressive des fermes, des granges et de villages entiers, due à cet afflux de population urbaine, cause de profondes modifications structurelles et porte atteinte à l'intégrité

physique et fonctionnelle de ces biens. Des matériaux modernes, des procédés sans lien avec les pratiques ancestrales sont utilisés. Le torchis est ainsi remplacé par la laine de verre, les pierres sèches par les parpaings. Cela est dû autant à la perte de savoir-faire traditionnels qu'au coût parfois prohibitif des techniques de construction traditionnelles.

Parfois, sous la force de la pression urbaine, ce patrimoine devient, malgré lui, un patrimoine urbain, dont l'existence même est menacée, du fait de son inadéquation aux modes de vie actuels ou de son contre emploi avec le contexte auquel il appartient désormais.

Ce patrimoine, que la Stratégie globale a mis en avant en 1994 et que l'ICOMOS a ensuite identifié comme étant une des lacunes de la Liste du patrimoine mondial¹, est actuellement en danger. Il est important de l'inventorier, de le documenter, de l'explorer, pour en déterminer les caractéristiques, les valeurs et les méthodes de conservation. Il faudrait également mettre au point des techniques et des pratiques de conservation respectueuses de son intégrité.

La conservation du patrimoine est un processus sélectif qui en dit long sur les priorités accordées à la mémoire par les gouvernements ou les communautés. Les pays européens devraient donc réagir pour que cette mémoire rurale ne soit pas perdue de manière irréversible. D'autant plus que certains sites pourraient être jugés de valeur universelle exceptionnelle (VUE) s'ils correspondent aux caté-

gories des paysages culturels et à un des critères de la liste du patrimoine mondial, par exemple le critère (v) des *Orientations pour la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*².

Cette perte serait celle de l'humanité tout entière. Car les caractéristiques du patrimoine rural vernaculaire européen ont essaimé lors des diverses migrations vers des pays émergents tels que la Chine, l'Inde ou le Brésil. De nombreux biens témoignent dans ces pays des savoir-faire emportés et transposés par les migrants dans leurs rapports avec leur nouvel environnement. Ces pays caractérisés par leur importante ruralité ont commencé à vivre le même processus d'industrialisation et d'exode rural massif. Il est donc important et déterminant que l'Europe sauvegarde son patrimoine rural vernaculaire.

Marielle Richon

Section de la communication, de l'éducation et des partenariats (CEP)

Centre du patrimoine mondial de l'UNESCO (WHC)

Bureau 2.26

7, place de Fontenoy

75352 PARIS 07 SP

France

m.richon@unesco.org

¹ La Liste du patrimoine mondial – Comblent les lacunes : un plan d'action pour le futur, Paris, ICOMOS, 2005.

² (v) « être un exemple éminent d'établissement humain traditionnel, de l'utilisation traditionnelle du territoire ou de la mer, qui soit représentatif d'une culture (ou de cultures), ou de l'interaction humaine avec l'environnement, spécialement quand celui-ci est devenu vulnérable sous l'impact d'une mutation irréversible ».



Ferme le long du mur Hadrian, Royaume-Uni

Conseil de l'Europe - Une lecture croisée des Convention de Grenade et de Florence : une alliance du patrimoine architectural et du paysage

Au terme de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine architectural de l'Europe de Grenade (3 octobre 1985), l'expression « *patrimoine architectural* » est considérée comme comprenant les biens immeubles suivants : les monuments (toutes réalisations particulièrement remarquables en raison de leur intérêt historique, archéologique, artistique, scientifique, social ou technique, y compris les installations ou les éléments décoratifs faisant partie intégrante de ces réalisations) ; les ensembles architecturaux (groupements homogènes de constructions urbaines ou rurales remarquables par leur intérêt historique, archéologique, artistique, scientifique, social ou technique et suffisamment cohérents pour faire l'objet d'une délimitation topographique) ; et les sites (œuvres combinées de l'homme et de la nature, partiellement construites et constituant des espaces suffisamment caractéristiques et homogènes pour faire l'objet d'une délimitation topographique, remarquables par leur intérêt historique, archéologique, artistique, scientifique, social ou technique). Selon la Convention européenne du paysage de Florence (20 octobre 2000), « *paysage* » désigne une partie de territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs interrelations.

Trop souvent négligé ou malmené, l'habitat vernaculaire ne doit-il pas être appréhendé à la lumière de ces deux traités internationaux ? N'est-ce pas en effet très souvent la combinaison harmonieuse d'un habitat dans un site qui donne tant à la construction qu'au paysage dans lequel elle s'insère, une valeur irremplaçable.

Il convient dès lors de rappeler les principes fondamentaux inscrits dans ces deux traités internationaux :

- le patrimoine architectural constitue une expression irremplaçable de la richesse et de la diversité du patrimoine culturel de l'Europe ;

- le paysage concourt à l'élaboration des cultures locales et représente une composante fondamentale du patrimoine culturel et naturel de l'Europe ;
- le patrimoine architectural constitue un « bien commun » à tous les Européens ;
- le paysage contribue à la « consolidation de l'identité européenne » ;
- la qualité et la diversité des paysages européens constituent une « ressource commune » ;
- le patrimoine architectural constitue un témoin inestimable de notre passé et il importe de transmettre un système de références culturelles aux générations futures ;
- les infractions à la législation protégeant le patrimoine architectural doivent faire l'objet de mesures appropriées et suffisantes de la part de l'autorité compétente ;
- le paysage ainsi que sa protection, sa gestion et son aménagement impliquent « des droits et des responsabilités pour chacun » ;
- il importe de s'accorder sur les orientations essentielles d'une politique commune qui garantisse la « sauvegarde »

et la « mise en valeur » du patrimoine architectural ;

- il convient de parvenir à un développement durable fondé sur un équilibre harmonieux entre les besoins sociaux, l'économie et l'environnement.

Maguelonne Déjeant-Pons

Chef de la Division du patrimoine culturel, du paysage et de l'aménagement du territoire

Conseil de l'Europe

France

maguelonne.dejeant-pons@coe.int



Marina Kuleshova

Fenêtre, Fédération de Russie

ICOMOS – Une Charte d'architecture vernaculaire

Le chercheur John B. Jackson opte pour une approche pragmatique de l'architecture vernaculaire lorsqu'il définit ce concept comme « tout ce qu'un bâtisseur moyen réalise chaque jour »¹. Les auteurs de la Charte du patrimoine bâti vernaculaire font preuve du même sens pratique. La charte, officiellement adoptée par la 12^e Assemblée générale de l'ICOMOS en 1999 à Mexico, énumère ainsi, en guise de définition, des traits propres à une architecture vernaculaire². Selon ce document, les bâtiments vernaculaires présentent les caractéristiques suivantes : un mode de construction partagé par la communauté ; un caractère local ou régional en réponse à son environnement ; une cohérence de style, de forme et d'aspect, ou un recours à des types de construction traditionnels ; une expertise traditionnelle en composition et en construction transmise de façon informelle ; une réponse efficace aux contraintes fonctionnelles, sociales et environnementales ; une application efficace de systèmes et du savoir-faire propres à la construction traditionnelle.

Une bonne dose de pragmatisme transparaît aussi dans les principes et directives de la Charte sur le patrimoine bâti vernaculaire. L'objectif recherché n'est pas de faire appliquer une doctrine rigide en matière de conservation qui, à long terme, ne pourrait qu'aboutir à la perte de ce type de patrimoine. Les principes de la charte reposent au contraire sur l'engagement et le soutien de la collectivité et défendent l'utilisation et l'entretien continus de ce patrimoine. D'une certaine façon, de tels principes cadrent avec le concept de « patine culturelle » décrit par Kingston Wm. Heath, car ils permettent aux habitants de façonner et modifier leur milieu bâti en fonction de leurs besoins³. Au lieu d'être normatifs, les principes de conservation de la charte

peuvent être utilisés libéralement afin de maintenir des communautés vivantes. Les changements apportés aux bâtiments vernaculaires sont acceptables s'ils respectent les valeurs culturelles et le caractère traditionnel des communautés. La charte affirme en outre que le patrimoine bâti vernaculaire fait partie intégrante du paysage culturel et que cette relation doit donc être prise en compte dans la préparation des projets de conservation. Elle reconnaît implicitement que des mesures de conservation rigides appliquées à un paysage culturel pourraient finir par entraîner la destruction de ce paysage (car il ne serait plus économiquement viable) ou par le transformer en musée. L'objectif de la charte est le maintien et la préservation d'ensembles et d'établissements représentatifs, région par région. C'est pourquoi elle recommande que les interventions sur les structures vernaculaires soient menées dans le respect et le maintien de l'intégrité de l'emplacement, de la relation avec les paysages physiques et culturels et de l'agencement d'une structure par rapport aux autres. Mais, plus important encore, la charte reconnaît l'importance du maintien du savoir-faire traditionnel, car l'expression vernaculaire repose fondamentalement sur la pérennité des modes de construction et du savoir-faire traditionnels. La charte recommande que ce savoir-faire soit conservé, enregistré et transmis aux nouvelles générations d'artisans et de bâtisseurs par l'éducation et la formation.

Le propos des auteurs de la Charte du patrimoine bâti vernaculaire n'a jamais été de rédiger une déclaration doctrinale. Leur approche pragmatique repose sur le fait qu'il serait impossible d'appliquer des normes de conservation rigides pour préserver les caractéristiques essentielles d'un paysage culturel en évolution. En effet, comme l'a souligné le profes-

seur Pierre Larochelle, les communautés vivantes apportent constamment des modifications à leur milieu bâti⁴. En résumé, la charte demande aux acteurs de la conservation concernés par l'architecture vernaculaire de veiller à bien comprendre les processus de formation et de transformation d'un paysage culturel avant de procéder à toute intervention. La même attention devrait être portée dans tous les cas, qu'il s'agisse d'une intervention sur des établissements vernaculaires ou sur de simples constructions⁵.

Marc de Caraffe

Président
Comité international d'architecture
vernaculaire (CIAV), ICOMOS
Parcs Canada
25, rue Eddy
Gatineau,
QC Canada K1A 0M5
marc.decaraffe@pc.gc.ca

¹ "The vernacular is whatever the average home builder accomplishes daily", John B. Jackson, "The Domestication of the Garage", *Landscape* 20, 2 (1976), p.19.

² La Charte est disponible en ligne sur le site <http://www.international.icomos.org/chartes.htm>

³ Kingston Wm. Heath, *The Patina of Place: The Cultural Weathering of a New England Landscape*, University of Tennessee Press, 2001.

⁴ Pierre Larochelle, « Le paysage humanisé comme bien culturel », *Continuité* (Québec, Canada), n° 110, automne 2006, pp. 20-22.

⁵ L'auteur souhaite remercier Rhona Goodspeed (Canada), Kirsti Kovanen, (Finlande) et Monique Trépanier (Canada) pour leur concours.



Village de Dagnjia, Chine



Maison en République Dominicaine



L'île d'Orléans, Québec, Canada



Village Coptique près de Louxor, Egypte



**Conseil de l'Europe
Direction de la Culture et du Patrimoine
culturel et naturel
Division du patrimoine culturel, du paysage
et de l'aménagement du territoire
F-67075 Strasbourg cedex
<http://www.coe.int/futuropa>**

Le Conseil de l'Europe est une organisation intergouvernementale créée en 1949. Son but est de travailler à l'établissement d'une Europe unie, fondée sur la liberté, la démocratie, les droits de l'homme et la primauté du droit.

L'Organisation compte aujourd'hui 47 Etats membres.

Elle constitue ainsi une plate-forme privilégiée de coopération internationale dans de nombreux domaines, tels que l'aménagement du territoire, le paysage et le patrimoine naturel et culturel.

La revue du Conseil de l'Europe « Futuropa » (anciennement Naturopa), publiée depuis 1968, a pour but de mieux sensibiliser les citoyens européens et les décideurs à l'importance du développement territorial durable du Continent européen.

De 1968 à 2000, la revue a eu pour objectif de promouvoir la conservation de la nature et la gestion durable des ressources naturelles et de développer une approche pluridisciplinaire des questions environnementales.

Depuis 2001, la revue a élargi sa thématique au paysage et au patrimoine culturel dans une perspective de développement territorial durable afin d'améliorer la qualité de vie.

La revue est publiée dans les deux langues officielles du Conseil de l'Europe : l'anglais et le français.

Pour recevoir Futuropa ou obtenir de plus amples informations sur le Conseil de l'Europe, veuillez consulter <http://www.coe.int/futuropa>.

*Prochain numéro : **Paysage et coopération transfrontalière***